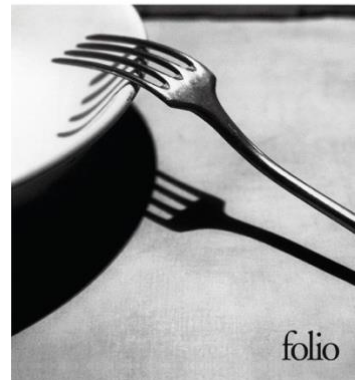


Georges Perec

Un homme qui dort



*#construire #04
à partir de Georges Perec, « Un homme qui dort »*

*Rappel : les textes sont mis en ligne par ordre
chronologique de réception par e-mail (pas possible aller
les recopier sur le blog), tous formats traitement de texte
via fichier joint (.docx, .pages, .odt, éviter PDF merci). Les
titres sont à votre gré.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Valère Mondy</i>	5
<i>Olivia Scélo Quand Médée sort de chez elle</i>	8
<i>Rebecca Armstrong Tu es là.</i>	11
<i>Émilie Marot Tu décides de la suivre</i>	13
<i>Noëlle Baillon</i>	15
<i>Helena Barroso Du fond de tes pensées</i>	17
<i>Émilie Kah L'avant-prologue</i>	18
<i>Piero Cohen-Hadria</i>	20
<i>Ève François Dans la poussière du monde</i>	26
<i>Khedidja Berassil Un homme qui marche</i>	28
<i>Nathalie Holt</i>	31
<i>Pierre Zancarini Comme des noms de héros</i>	33
<i>Jean-Luc Chovelon</i>	35
<i>Géraldine Queyrel</i>	38
<i>Christine Eschenbrenner</i>	44
<i>Isabelle Vauquois</i>	46
<i>Catherine Plée</i>	49
<i>Juliette Derimay Grandes marées</i>	51
<i>Anne Dejardin</i>	54
<i>Léa Djenadi L'île</i>	56
<i>Patrick Blanchon tu es indifférent</i>	60
<i>Raymonde Interlegator Marcher, simplement marcher</i>	71
<i>Monika Espinasse Pour oublier le temps...</i>	77
<i>George Baron Voyage immobile</i>	80
<i>Jacques de Turenne une vie qui s'emporte avec toi</i>	85

<i>Laure Humbel Variation.....</i>	88
<i>Serge Bonnery intrigue à Ménilmontant</i>	90
<i>Cécile Marmonnier.....</i>	93
<i>Yael Uzan Un à un.....</i>	94

es-tu là autre

entre le vide des mots

es-tu autre là

Tu traînes dans les quartiers périphériques. La moitié de la ville est morte en hiver et encore au printemps. Quartiers avec pancartes neuves « quartier à vigilance citoyenne, en liaison directe avec la police municipale et la gendarmerie ». Ça veut dissuader les voleurs, tu te demandes si tu as le droit de marcher ici n'étant pas du quartier. Tu devrais marcher les mains en l'air. Tu cherches des yeux des caméras entre les pavillons à jardinets mais il n'y a que des oiseaux que ta présence dérange à peine. Pour eux comme pour personne tu ne comptes pas. Chaque jour tu te rappelles que tu devrais au moins compter pour toi-même. T'aurais dû faire plein d'enfants ça serait plus simple pour le sens de la marche vitale. Un merle change d'arbre, des chardonnerets se disputent une boule de graisse sur un grillage rouillé, les pies garnissent les arbres effeuillés comme du vivant garnirait du mort. Les pies ça se reproduit ça palabre et ça décore. Ça habite.

Tu sors des lotissements par une allée bordée de marronniers et de micocouliers. Les branches horizontales de micocouliers sont perlées de gouttes de pluie translucides alors que celles des marronniers non. Il bruine et des arbres en profitent pour se faire de la dentelle. Toi non. Tu regardes les flaques pour être bien sûre qu'il pleut car les quelques passants sont tête nue. La bruine ne se voit pas dans les flaques, elle caresse les flaques comme le ferait le brouillard. Tu te protèges du

ciel sous ton parapluie, t'as ton espace. L'immensité de l'humidité ne te tombe pas dessus.

Tu t'arrêtes près d'un centre aéré, c'est écrit sur le portail. Des gosses jouent au foot dans la bruine, tu regardes s'il y a des filles. Il y en a trois. D'autres gosses jouent à s'attraper sous un préau. Tu regardes s'il y a des garçons. Il y en a davantage. L'animateur du foot est un homme l'animatrice du chat perché est une femme. Tu n'en déduis rien. Tu regardes. Ras-le-bol de déduire. Beaucoup de gosses sous la pluie sont têtes nues. Tu ne déduis pas. Tu les envies quand même un peu pour la vigueur.

Comme les nuages se déchirent et s'effilochent en laissant paraître du bleu clair tu retournes vers la mer au bord des quartiers morts. Une colonie de mouettes dort sur un bloc de béton tous les becs tournés vers le large, un énorme tuyau déverse son eau sombre sur le sable au milieu de joncs, de bulles et d'irisations. Tu déplores de ne pas voir l'extrêmement petit ni être capable d'analyser le contenu de l'eau, les bactéries, les détergents, les polluants, tu te dis que l'on déverse de l'eau morte dans de l'eau vivante, et qui va gagner au bout du compte ? Car le combat final ça t'intéresse. Tu retournes vers la ville animée car ici c'est pénible. Ce n'est pas le sauvage mais le sale qui fait frontière de la ville. Plus loin en marchant longtemps, sans doute qu'il y aurait le sauvage et vive la résistance des buses et des sangliers. Et même des pies. Quoi qu'on en dise.

Tu ne rentres pas dans la boutique de presse et souvenirs, ah les filets de pêcheurs et les boules- flotteurs en verre coloré, entourées de corde tressée, car les titres des journaux ne se voient pas en vitrine et tu ne veux rien

acheter. Mais tu voudrais savoir. Tu oublies que tu voulais savoir dès que passé la vitrine avec livres exposés concernant la cuisine locale, la flore et les oiseaux de mer, avec les cartes des années de naissance et d'anniversaire, avec quelques polars ou romans dits « de plage », sans vouloir vexer personne, et quelques tee-shirts estampillés du nom de la ville en rose ou en bleu, les mêmes qu'à Paris ceux des boutiques de la tour-Eiffel. Ton cerveau et tes jambes vaquent sans concentration aucune ni but aucun, mais voilà que tu te diriges encore vers la calade de l'église, puis la rue pentue qui te mène au passage sans nom qui te mène aux rues larges du centre qui te mènent à l'avenue, aux magasins, à la rue des lauriers-saints. Il y a un attroupement.

Médée sort de chez elle. Le chœur la suit.

Le chœur

Où penses-tu aller ? quelle cité te recevra ? quel hôte ?
qui acceptera de donner l'asile à une femme répudiée, à
une femme criminelle ?

Maintenant tu es seule et personne ne veut plus te
connaître. Tu erres dans Corinthe, dans le pays que tu ne
devais pas habiter. Tu galopes sans but et les larmes
coulent jusque dans ton cou. Tu marches sur des chemins
escarpés et caillouteux, tu veux atteindre le sommet de la
citadelle, dominer l'isthme de la péninsule du
Péloponèse. C'est l'heure du crépuscule, ami de la
criminelle, l'heure où tu parcours des voies devenues
labyrinthiques, les sentiers pierreux de la cité sous le
scintillement des étoiles et le grand sourire de la lune.
C'est l'heure des êtres lycanthropes qui délivrent leur
angoisse dans l'ombre complice, l'heure où tu revêts ta
cuirasse cuivrée de caucasienne. Tu longes le temple
d'Aphrodite que tu ne vois pas, tu traverses l'agora
jusqu'à la vaste esplanade qui abrite les boutiques de la
stoa. Tu t'assieds un instant sur le marbre de la fontaine
Pirène. Tu repars plus vite encore. Tu montes dans un
souffle les cinq cents mètres de dénivelé qui mènent au
sommet de la forteresse, tu franchis les trois rangées de
murailles, tu passes les portes. Tu ignores le temple
d'Apollon et ses colonnes doriques. Tu es seule
maintenant, loin de tous, cachée par l'obscurité profonde.
Tu regardes vers le grand miroir de la mer Égée en

direction du golfe Saronique. Tu entends au loin les appels des marins qui poussent les navires le long du diolkos pour rejoindre l'autre mer. Tu imagines celle du Pont plus haut. Tu penses à la guerre organisée contre ta propre maison, au foyer paternel trahi, aux filles de Pélías meurtries.

Où pourrais-tu aller ? On t'ordonne l'exil.

Mais tu es seule, tu ne connais plus personne. Tu marches encore. Tu t'arrêtes brusquement, tu fouilles la pierre pour attraper de tes mains les serpents qui dorment. Tu cueilles les plantes maléfiques, les herbes qui sortent de terre au printemps, le buisson ardent, le safran, le cédrat, le cyclamen et les feuilles de cyprès. Tu tresses des couronnes de myrte, de lavande et de thym, des lianes odorantes pour les cérémonies. Tu entames un chant de noces qui devient un chant de mort. Tu broies les herbes en suivant les formules rituelles et tu les sépares en petits tas. Tu extrais le poison des racines et des corolles vénéneuses. Tu imites le cri rauque du hibou éventré vif, tu lui arraches les entrailles et tu tords le cœur de l'oiseau de malheur. Déjà tu te sens plus forte, ton pouvoir de nuisance grandit, ton visage resplendit. Ta douleur que tu croyais impossible à calmer diminue, ta fureur l'emporte. Tu regardes la lune, tu souris, tu implores Hécate aux trois têtes. Cheveux défaits comme une bacchante, tu dances maintenant en allumant les torches des autels. Tu dis que tu n'as plus de refuge mais que tu n'as plus peur, tu attends que les fleuves sacrés remontent vers leur source, tu appelles les dieux infernaux, tu menaces les malheureux de connaître un jour aussi terrible que celui de Sisyphe enchaîné, que celui d'Orphée démembré dans la campagne thrace, que

celui d'Hercule étendu sur le bûcher de l'Oeta. Tu appelles la mort pour la mariée, la mort pour son père qui t'expulse de la ville. Tu adresses tes prières aux Manes, au Chaos, au dieu de l'ombre, tu invoques les âmes enchaînées aux rives du tartare, tu convoques les supplices du feu, de l'eau, de la roue. Maintenant tu fausses la marche du temps, le soleil rencontre les étoiles, tu inverses le cours des saisons. Tu demandes à Hécate sur son char de répandre une obscure clarté, d'arroser de sang le gazon, de convoquer les sorcières thessaliennes. Tu tends les bras vers son disque lumineux :

il est temps,

viens,

ce sacrifice est pour toi,

empoisonne le voile de Créüse

pour que dans l'éclat fauve de l'or

la flamme ardente la dévore.

Tu es là. Une feuille de palmier à la main tu es là mais on ne te voit pas. Tu es moins visible que l'air. Il ne te contourne pas tu es là pourtant. Il glisse dessus et dedans. Tu regardes au travers des choses elles te traversent. Tu vois le fort. Il est blanc et long dans sa perpendiculaire à l'océan. Tu vois à travers le blanc. Tu vois les canons alignés la cour pavée. Tu vois les escaliers marches épaisses et lentes tu vois les escaliers se rejoindre pour poursuivre droit leur ascension. Tu vois les portes fermées tu les entends closes remplies d'un trouble silence tu l'entends fort fort le silence. Tu le vois. Il est fait de corps. Corps serrés corps comme un seul aux nombreux bras aux nombreuses jambes repliées. La transpiration du silence épaisse et lente sur ses peaux, quelques plaies. Enchaîné. Il sent le silence tu le sens. L'odeur sans soleil celle sans rosée celle tu es là. Tu vois plus loin que le silence derrière lui l'océan frappe contre. Tu es là tu tournes là tête. Il est là immense devant toi il te montre l'écume il te montre les creux il. Dans ta main la feuille a séché tu la tiens depuis que. Elle s'agite dans ta main elle agite ton bras elle agite ton dos et tes jambes elle t'agite. Un tremblement tandis que tu es là. Tu la vois assise sur la jetée, de sa nuque elle dresse frontière entre toi invisible et le bleu qui prend tout. Droit son dos droit face aux loins. Tu es là tu vois comme tout ce qui l'entoure reste loin. Rien ne l'approche. Tout est distance. Comme toi. Tu restes là tu es là tu vois. Son ventre arrondi. Tu vois l'enfant. Il danse. Paisiblement il danse et toi tu trembles tes dents claquent. Personne ne les entend.

Leur chant sans retour se fracasse en vagues noires sur ta langue et s'évanouit. Mâchoire serrée tu es là tu regardes ce qu'il adviendra et la feuille dans ta main balaie la terre fièvre. Frénésie du geste et de l'argile. Volutes incandescentes s'élèvent. Tu es là. D'un pas te glisses dans la poussière rouge, doucement parle à l'enfant.

Tu traines. Ton corps et ta peau dans un paysage sans couleurs, un paysage gris et blanc. Délavé. Les nuages se retiennent de pleuvoir. Mais ils sont au bord. Tu traines dans la rue grise. Les murs sont gris. L'église tout en bas est toute grise. Le ciel est gris. Les silhouettes font vite. Il va pleuvoir. Une femme tassée remonte la rue, un filet de courses à la main. Elle va moins vite, elle. Elle est âgée et la rue monte. Le gris de la rue et du ciel enveloppe les silhouettes. Je la regarde monter. Les pas sont lents et pesants. Ils soulèvent et posent le corps sur le trottoir. Le corps semble lourd à porter. A déplacer. Ou bien c'est l'âme qui est lourde à porter. Ça te traverse l'esprit. A la façon dont elle déplace le corps, ça te vient, l'idée de l'âme. Lourde à porter. Elle porte un fichu sur la tête. Tu ne sais pas si on dit *fichu*. Tu aimerais distinguer la couleur du fichu. Mais tout est gris. Tu crois distinguer une robe à grosses fleurs sous le manteau, ou l'imperméable. La robe est peut-être une blouse. A force de pas, elle arrive en haut de la rue. Elle est partie depuis la maison grise avec le perron à la rambarde noire. Au milieu de la rue qui mène à l'église, tout en bas. Tu décides de la suivre. Tu ne sais pas où ça va te mener mais tu décides de la suivre. Essayer de distinguer la couleur du fichu, approcher la robe ou la blouse. Tu ne sais pas pourquoi ça importe, mais tu sens que ça importe. Elle est entrée dans la boulangerie. La boulangerie fait l'angle de la rue. En face le PMU et des silhouettes qui s'engouffrent dedans. Des silhouettes grises d'hommes. Tu réajustes le col de ton manteau. L'air est frais, gris, humide. La porte

de la boulangerie s'ouvre. Un jeune garçon en sort, qui se met à courir très vite. Et puis la vieille dame à son tour. Qui descend les trois marches. Pesamment. Et nous repartons dans le gris de la ville. Nous mettons beaucoup de temps à traverser la rue, et puis la place. Tu peux distinguer les rides de la main et le vide des yeux. Ou plutôt les yeux qui regardent autre chose que le gris de la rue, et du ciel. Des yeux qui ne peuvent pas te voir. Des yeux vides capables tout juste de guider les pas. Tu la suis. Tes pas voudraient aller plus vite, ton corps s'impatiente. Mais tu la suis. Du filet à courses dépasse un pain blanc. Tu la regardes entrer chez le boucher. Tu t'assois sur un banc de la place en l'attendant. Tu as l'impression que tu pourrais sortir d'une vieille photographie en noir et blanc si tu t'éloignais un peu. Ça te traverse l'esprit, cette idée bizarre d'être prisonnière d'une photographie en noir et blanc au bord crénelé.

Tu roules, à travers les essuie-glaces, tu découvres les panneaux plus tardivement que par temps sec. Tu ne connais pas la route, ce trajet est nouveau pour toi. Tu ne l'emprunteras qu'une fois. Tu te faisais une joie de le parcourir avec elle pour découvrir le lieu de ta naissance. Tu es seule, un refroidissement lui interdit tout déplacement. Tu es seule, les réservations sont faites. Tu dois faire ce voyage. Isolée dans l'habitacle, le déluge te pousse à ralentir. Tu ne t'arrêtes pas, tu réduis ta vitesse tout en continuant à avancer. La pluie ne cessera pas, tu dois rejoindre la première halte prévue. Tu n'as pas planifié les visites, tu avais prévu de le faire avec elle. Tu dois occuper tes trois prochaines heures. Tu sors de l'autoroute. Une abbaye ? Va pour des vieilles pierres, tu te perds dans les routes secondaires. Un lundi d'automne, seuls les tracteurs circulent. Tu patientes derrière une remorque remplie de pommes à cidre. Tu t'enfonces dans la forêt domaniale pour rejoindre le site classé. Tu t'étonnes de le trouver ouvert. Tu es la seule visiteuse. Tu déambules à travers les ruines de l'église. Entre les piliers du transept, tu observes le ciel. Tu prends quelques photos avec ton portable. Tu ne sais pas cadrer correctement. Ces clichés, tu ne les regarderas jamais. Tu poursuis ta marche, jusqu'au moulin pour visiter l'exposition. Tu observes les maquettes du site aux différentes époques de son existence. Tu utilises chacun des boutons permettant de repérer l'infirmerie, le jardin de simples, le réfectoire, le cloître. Tu inspectes avec attention les sculptures du cloître et le réfectoire. Tu

termine assise sur un banc devant l'interview de la dernière propriétaire, en dix-neuf cent soixante-dix, une femme élégante emmitouflée dans un châle de laine, au coin du feu allumé de la même cheminée que tu vois sur ta gauche. Tu t'attardes dans la boutique de souvenirs. L'employée déclare que la spécialité de l'abbaye, ce sont les pommes, tu peux en prendre une. Tu prends une pomme, tu en as rarement vu une aussi grosse. Tu hésites entre deux variétés. L'employée te dit que tu peux en prendre une de chaque. Tu prends deux pommes. Tu les ramènes dans ta voiture. Tu repars en direction de la halte du soir. Ton portable ne se recharge pas sur la prise usb de ton véhicule. Tu l'éteins pour économiser ta batterie. Tu ne connais pas la ville. Tu n'as pas de plan pour trouver l'hôtel, tu te souviens qu'il est proche de la gare et du fleuve. Après plusieurs essais, tu allumes ton portable pour le dernier kilomètre. La pluie déborde des caniveaux. Tu ne visiteras pas la ville. Dans ta chambre d'hôtel, tu manges les deux pommes.

Une décision à prendre, vague sur sable mouvant, tantôt s'éloigne, tantôt s'approche et engloutit, une pierre, une autre pierre sur le chemin qui s'effrite, un regard en arrière, parfois, un non véhément à tout ce que tu ne veux plus faire, un jour, un autre jour, semblable, différent de celui d'avant, que l'on a déjà oublié afin de conquérir la lumière, quelques mensonges pour rien, derrière la vérité que l'on connaît, un soupir de fatigue et de bien-être, seul le présent compte, pour l'instant, un insolite espoir que le hasard fasse bien les choses, un chemin pas encore tracé, que les pas façonnent malgré tout, une attente, une pause, une respiration, un puits de vertige et de vide pour tout ce que l'on a brisé, surtout ne pas tomber, funambule au regard concentré sur l'horizontalité des choses, des liens et des habitudes qui s'enracinent, mais tu ne dépends que de toi, les sens toujours en alerte, comme les chiens, un tenir bon, pour ce qui adviendra, le devoir de ne pas mourir.

Tu traînes. Tu t'es introduit dans sa chambre par hasard, on pourrait dire par désœuvrement ; elle n'a pas bougé. Tu t'es approché de son lit ; elle n'a pas bougé. Tu t'es penché sur elle ; elle n'a pas bougé. Tu as entouré sa tête d'un nimbe ; elle n'a pas bougé. Tu as chuchoté, à ta façon, à son oreille ; elle a tourné la tête lentement vers la droite, puis vers la gauche, devinant une présence sans te trouver. Elle a ouvert les yeux, les a refermés sur sa fatigue, sur sa solitude. Elle n'est pas tout à fait morte, as-tu pensé, soulagé. Comme elle est pâle, aussi blanche que ses draps ! Et pourquoi est-elle enfouie sous un édredon de plume, alors qu'il fait si chaud dehors ?

Celle qui te mettait en imagination dans ses poches, lorsqu'elle était enfant, parce qu'il lui fallait un petit compagnon au moment de quitter sa mère à la porte de l'école, ne t'a pas reconnu. Il y a si longtemps que tu as quitté ses poches. Tu traînes dans sa chambre, tu ne te résous pas à la quitter. Elle est malade, gravement malade. Son sang est malade. Aurait-elle été mordue par un vampire, par Dracula lui-même ? Tu traînes, tu tergiverses. Que faire pour l'extraire de sa torpeur. ? Tu dois la distraire, la réconforter, la stimuler, lui faire de beaux rêves, lui insuffler l'élan qu'elle n'est plus capable de trouver en elle-même. Tu l'emmènes dans les coteaux, tu lui fais visiter les petites églises romanes cachées des vallons. Tu lui fais sentir l'odeur de Garonne, goûter les chasselas de Moissac, écouter les hululement des chouettes au cœur de la nuit. Tu l'emmènes marcher dans

le vent d'autan pour qu'il ébroue ses cheveux, caresse et réchauffe sa peau. Rien n'y fait. Elle demeure indifférente à tes efforts. C'est vrai qu'elle a toujours eu tendance à l'indifférence, elle qui lui a permis de survivre à bien des aléas de l'existence. Oui, c'est vrai, mais tu sens qu'aujourd'hui, c'est plus inquiétant : très loin dans l'indifférence, elle est devenue indifférente à elle-même. La voilà qui se lève, sans appeler à l'aide. Pas prudent, mais pas étonnant. Cette orgueilleuse a toujours voulu se débrouiller seule. Elle se tient au mur, se lance titubante pour franchir l'espace qui la sépare de l'escalier, s'assied sur la marche du haut et descend les autres sur les fesses, en s'arrêtant toutes les trois marches, pour laisser son cœur se calmer. Les toilettes sont au rez-de-chaussée, sa chambre au premier étage. Tu restes en elle, immobile de peur de consommer le peu de son énergie. Ça y est, elle a regagné son lit. Son visage chiffonné, fermé sur son angoisse, repose à nouveau sur son oreiller. Les paupières closes, elle reprend peu à peu son souffle. Plus question de traîner. Tout doucement tu tentes de lui raconter ses histoires favorites, tu lui récites le début du *Grand Meaulnes*, celui de *La maison du chèvrefeuille*. Tu la sens plus réceptive. Si tu lui parlais de ses propres histoires ? Tu campes dans son esprit ses personnages récurrents, tu sollicites leur aide. Lequel lui fait un clin d'œil ? Lequel lui réclame de nouvelles aventures ? Auquel vient-elle de sourire. Elle s'est endormie sur ses rêves d'écriture. Reprends ton petit vélo, tu peux aller traîner ailleurs.

Cela s'appelle l'aurore — ou alors l'aube — enfin il est tôt et ce n'est pas le moment de pinailler, on est en retard. Le hall d'arrivée d'un aéroport où un type (petit, brun cheveux ras, costume standard propre noir chemise blanche cravate ficelle même métal) brandit un carton, il y est écrit « M. Lowry », tu t'approches, il sait que c'est toi, tu sais que c'est lui, il se retourne tu le suis, la voiture est garée devant l'aéroport, noire, teutonne chromée luisante, le petit brun t'ouvre la porte arrière droite, tu t'assois ça sent la lavande, il la ferme et c'est tant mieux, va s'installer au volant, pas le moment de glander tu es un peu en retard, il se penche en avant, son dos ne touche pratiquement pas le dossier de son siège — il démarre, « music Sir ? » fait-il — tu fais un signe qui ne veut rien dire, il appuie sur le bouton (Bach ou quelque chose) et sur le champignon comme un forcené, à ce rythme-là tu y seras — à l'heure — le soleil va se lever, une rue des rues, une avenue, des arbres, tu y es, la voiture entre dans le parking, c'est sous-terre et ça s'arrête devant des bureaux vitrés opaques lumières au néon, le type descend et t'ouvre la porte, se plie légèrement — tu fais oui de la tête, il s'en va — tu entres, là une femme aux cheveux courts noirs, à la garçonne, costume d'homme dans les gris, veste croisée sur chemisier de soie beige vaguement ouvert au col, plate, un sourire d'affiche, des gestes de professionnelle, elle te tend une enveloppe que tu prends — elle sourit puis après quelques mots « ravie d'avoir fait votre connaissance » elle s'en va, elle porte des tennis blanches — elle part — tu attends quelques

minutes, une cigarette peut-être ? Non, pas de cigarette, pas de café, pas encore pour le moment, rien — à ton poignet ta montre fait moins le quart, tu attends un peu — tu t'en vas, tu sors, sur l'avenue des arbres, des gens, des passants, le soleil au fond de l'image, à ta gauche, il fait beau sur Paris — ou ailleurs — il fait beau dans tous les cas — un travail comme un autre, une espèce d'habitude mais n'en jamais avoir c'est ce qu'il te faut, tu marches et tu te retrouves devant l'aéroport — le même un autre — tôt le matin du lendemain sûrement, un avion et sa première classe, un gros type qui rote son champagne, une hôtesse de l'air accorte sourire, une passagère en pantalon et pull aux même tons chauds boucles d'or clippées aux oreilles collier de perles trois rangs comme la reine d'Angleterre — le gros type, un producteur de cinéma sans doute, fait un signe à l'hôtesse, ou alors un marchand d'armes, encore du champagne, six heures trente « ladies and gentlemen this is the captain speaking » — ton sac, tes vêtements, tes lunettes de soleil et ton écharpe de soie « en souvenir de toi » te dis-tu — quelle plaie que l'attente les moteurs vrombissent tu regardes par le hublot, tarmac est un joli mot, il va faire beau, un temps magnifique, ton chapeau posé sur le siège à côté de toi, ta serviette ou sac ou sacoche ou n'importe — dedans des objets — pas un nuage dans le matin brumeux et calme l'envol, quelques heures peut-être, le tarmac la chaleur, la douane, non tu n'as rien à déclarer — le type regarde ton passeport, te regarde, c'est bien toi, il te compare avec les photos qu'il a devant lui, le numéro avec ceux qu'il a devant lui écrits sur une feuille, regarde les visas, regarde les dates, te regarde encore, oui c'est toi — en effet, c'est toi et il te

rend ton passeport — tu pars, tu t'en vas, la chaleur, un taxi pour la gare — le train, des gens comme s'il en pleuvait, une bouteille d'eau peut-être, des gens partout, dans tous les coins accessibles et sur le toit même (non, quand même pas mais partout) — tu te renfroignes, n'aimes guère cette promiscuité, croises les bras, te rencognes entre le corps de la voiture et toi, la fenêtre à ta gauche dans le sens de la marche, appuyé sur ta serviette, ton sac, ta sacoche, ce que tu trimbales, une brosse à dent peut-être, il n'y a rien à penser — si tu t'endors tu rêves, de quoi sont-ils faits, que vont-ils t'indiquer si tu te réveilles, tu en as pour quelques heures à nouveau — il fait chaud, c'est abrutissant, un travail à accomplir, parfaitement reconnu, ourdi, organisé, prévu préparé sans trop de difficultés — aller venir — venir repartir tu sais ce qu'on attend de toi et tu sais parfaitement l'accomplir — ici, là, ailleurs sauf contrordre une espèce de routine ou un parcours fléché — tu descends du train puis marches jusqu'à l'hôtel, tu vas à ta chambre, tu repères au bout du couloir du troisième étage la réserve à linge, tu y entres c'est ouvert, tu regardes, refermes la porte, vas vers la tienne, la 307, de la fenêtre on distingue la porte de la Mer, les drapeaux, les portefaix les vendeurs à la sauvette les oisifs des femmes et les enfants qui courent, quelques vieillards assis, des policiers aussi, en armes, les acacias et les eucalyptus qui bordent l'avenue, tout à l'heure, tu iras à ton rendez-vous, plus loin sur la droite de l'avenue, en descendant, à côté de la banque, ça sentira le laurier quand tu croiseras les trois Parques en noir, sans les calculer — là appuyé à un pilier, sous les arcades mais ne se cachant pas spécialement un type fripé en costume

clair, un journal sous le bras, le chapeau un peu relevé sur le front fumera une cigarette en te regardant entrer, il t'attendra et tu ressortiras, une demi-heure plus tard peut-être, dans le sac au bout de ton bras droit, tes affaires, un homme d'affaires, oui voilà ce que tu es, le type te suit, tu rejoins ton hôtel, tu ne commandes rien au room-service tu n'as pas faim tu t'étends et tu médites, sûrement le vide — tu es allongé, sûrement le vide, peut-être une drogue mais je ne crois pas, les paumes des mains à plat sur le drap blanc propre lisse doux tu es là et le chemin à suivre les choses à faire, à exécuter, à produire à réaliser cette nuit, dans la nuit, noire, tout à l'heure, plus tard tu t'endors — tu rêves, tu oublies, tu rêves encore et noire est la nuit là, noire, on te retrouve, c'est bien toi, oui, mais comme une ombre dans les coins cachés des arcades tu passes, déterminé, une espèce de fantôme peut-être, personne seulement le vent, un petit vent frais qui annonce la pluie, tu entres dans un immeuble traversant, tu te retrouves ailleurs, tu marches, assez longuement, des espadrilles, noires, tu marches une capuche, noire d'ombre, sans croiser personne pas même un chien, seul le vent — les lumières qui au milieu des rues battent les filins qui les soutiennent comme des haubans, ce bruit cette lumière éparses ce vent — ici par l'arrière de la maison en passant par le jardin, c'est là, quelques minutes suffisent à ton manège, trois peut-être, tout au plus il n'y a ni erreur ni difficulté, tu ressorts et le vent enfle, la pluie va venir, il te faut marcher plus vite, un autre chemin, une autre rue, une bouche d'égout où, à peine a-t-on le temps de s'en rendre compte, tu jettes quelque chose et un autre immeuble mais les mêmes arcades, et la nuit, noire, et la

pluie qui commence doucement, une espèce de brouillard, un genre de nuée une murmuration dirait je ne sais plus qui, la pluie l'eau l'orage sans éclair mais du tonnerre, tu es entré par le service, tu es dans ta chambre, il fait nuit et la nuit est noire, peut-être une douche mais il te faut faire très attention, tu le sais — tu attendras six heures et demie — tu attends, assis sur ton lit les coudes aux genoux et la tête dans les mains, il ne pleut plus — tu dormirais presque s'il se pouvait — tu fais quelques mouvements, une sorte de gymnastique, des élongations pour rendre tes muscles plus élastiques, tes tendons plus souples, c'est pour entretenir ta forme physique que tu te détends, tu respires, tu attends longuement et il se peut que tu somnoles, l'esprit libre du devoir accompli, c'est le soleil qui se pointe et te réveille mais tu ne dormais pas, ou du moins pas vraiment, pas complètement, en tout cas c'était sans rêve, une douche, tu te savonnes et te rinces abondamment, te sèches te vêts, puis tu nettoies les objets que tu as touchés, la bonde de la douche la poignée de la porte les robinets — la grande serviette, blanche, éponge, lourde, dans laquelle tu roules tes vêtements noirs, les espadrilles, tu la déposeras dans la réserve, dans un sac que tu refermeras, au bout du couloir, et vers neuf heures et demie, tu t'en iras — ne rien laisser derrière soi, le concierge au comptoir que tu salues, tout est réglé, derrière tes lunettes de soleil et sous ton chapeau tu descends l'avenue, le type est appuyé contre un des piliers des arcades, de l'autre côté, à l'ombre, il n'a pas changé de chemise, il fume, le même qu'hier soir, il te regarde passer, son chapeau est un peu plus enfoncé, il attend et toi, tu t'en vas, vers la gare — là il te faudra attendre encore, un petit moment, on ne sait jamais

quand le train arrivera, à l'heure ou pas, jamais en avance cependant, attendre, c'est jour de marché, des femmes portent des sacs de légumes, des jeunes gens désœuvrés fument et palabrent, tu restes dans un coin d'ombre la sacoche au bout du bras, tu ne t'assois pas les mains un peu moites tu sues un peu — il fait chaud mais c'est encore supportable, tu ne te retournes pas il ne se passe rien tout à l'heure, le train entrera en gare, fumées bruits cris fureurs chaleurs sifflets et puis à un signe du drapeau du chef de gare là, sur le quai, il s'en ira

| Dans la poussière du monde

J'ai traîné sur des parquets cirés et des pavés mouillés dans des restaurants étoilés et des buffets de gare dans l'eau des piscines javellisées et des spa parfumés sur des routes bitumées et des sentiers caillassés dans des boîtes pailletées et des bals des pompiers sur des bancs publics et des chaises pliantes dans des émissions de télé et des réunions secrètes dans des bureaux climatisés et des amphithéâtres enfumés sur des ponts de navire et dans des voitures décapotables sur des tables de casino et des pistes de danse dans des grands magasins et des épiceries de nuit sur des aires d'autoroute et des quais d'embarquement dans des diners mondains et des caves enfumées sur des plages désertes et des sommets inertes dans des maisons vides et des pensions de famille dans des lits queen size et des canapés élimés dans des salles d'audience et des cabinets d'aisance dans des bars bruyants et des temples dormants dans des jardins au carré et des campagnes abandonnées dans des clubs de poésie et des pharmacies dans des îles et des cercles fermés dans des greniers poussiéreux et des cabanes en bambou devant des babyfoot et des monuments historiques dans des salles d'attente et des enterrements sur des grands boulevards et des ponts suspendus dans des flaques d'eau et du sable chaud dans des palaces dorés et des tentes déchirées dans des musées et des fêtes foraines sur des routes encombrées et dans des campings sous des huttes de sudation et autour de feux de camp chantants dans des cours de tango et des

salles d'art et essai sous le soleil de midi et sur des blés
fraichement coupés devant des vitrines de jouets et des
voiliers amarrés dans des librairies et des supermarchés
sur des chemins de traverse et des tapis rouge dans des
manifestations et des groupes de parole dans des salles
de concert et sur la tombe de ma mère devant des feux de
cheminée et des sourires d'enfant sur des tapis de yoga
et des scènes de théâtre dans des églises et sous des
pommiers sur des marchés et des lacs gelés sous des
pluies tropicales et des parapluies cassés dans des
chambres de service et des halls d'aéroport dans des
yourtes et des couloirs d'hôpital dans des soupers en ville
et des gîtes d'étape dans des vernissages et des ruelles
d'un autre âge dans la poussière du monde et sous des
nuages sur des kilomètres sans me retourner et devant
des portes d'entrée j'ai traîné pendant des années sans
les voir passer et durant des minutes d'éternité

Tu marches dans les rues de Saguenay. La neige tombe, fine, serrée, obstinée. Elle tombe depuis hier, tu ne sais plus depuis quand. Le ciel est invisible, sans profondeur. Il n'y a pas d'horizon. Tout est blanc. La blancheur monte du sol, et toi tu es là dans la nuit.

Tu remontes le boulevard. Tes pas crissent dans la neige durcie. Le froid mord tes joues, s'insinue sous ton col, cherche ta peau. Le froid est là, partout. Tu approches de la zone commerciale, le parking est vide. Un pick-up passe en vrombissant. Tu bifurques. Fais demi-tour. Tu marches, tu écoutes le bruit de tes boots. Bruit rassurant, un bruit d'homme qui marche la nuit dans la neige.

Les maisons basses défilent, toutes pareilles ou presque. Devant chacune, un pick-up ou une berline américaine, ensevelis à demi sous la neige. Des lumières de Noël pendent encore aux gouttières. Tu les trouves pathétiques ces guirlandes.

Tu tournes dans une autre rue. Des bancs de neige aussi hauts que toi bordent la chaussée, sièges de neige sculptés par les souffleuses. Entre deux bancs, le trottoir forme un corridor étroit où tu avances seul. Personne ne marche ici. On ne marche pas à Saguenay l'hiver. On roule d'un stationnement à un autre, du chauffage de sa maison au chauffage de sa voiture au chauffage du centre commercial. Mais toi, tu marches.

Tu as tout quitté. Tu es parti sans prévenir, sans rien dire. Tu as jeté ton téléphone. Tu ne lis plus tes mails. Tu as fermé toutes les portes de ton ancienne vie. Tu ne penses

pas encore à ce que tu vas faire. Tu marches. Tu te fais à l'idée de ressembler à ces flocons de neige. Un flocon seul est invisible. On ne voit que la neige.

Tu es venu ici parce qu'ici ça ne ressemble à nulle part. Dans cette ville, tu ne connais et personne ne te connaît personne. Une ville perdue au bout d'un fjord, accrochée au bout du pays, comme oubliée sur la carte.

Devant toi, un dépanneur Couche-Tard. Le hibou du logo te fait un clin d'œil. Ses néons éclairent la neige sale. Tu pourrais entrer, acheter un café, te réchauffer, faire quelques courses. Tu continues. Tu passes devant une clinique dentaire. Un Tim Hortons. Un Subway. Restaurants fermés. Un Jean Coutu. Supermarché low cost, fermé lui aussi. Tu regardes à peine les vitrines. Les enseignes se succèdent, interchangeable, anonymes.

Tes orteils sont engourdis dans tes boots. Bientôt, tu ne les sentiras plus. C'est comme ça qu'on gèle, tranquillement, sans s'en rendre compte. On s'assoit dans la neige, on ferme les yeux, on s'endort. Ce serait si simple.

Mais tu continues. Rue après rue. Banc de neige après banc de neige. Tu marches parce que marcher remplit le temps, occupe le corps.

Tu as changé d'hôtel. Tu t'es rapproché de la ville, tu es presque à Chicoutimi. Tu loges dans une chambre au-dessus d'un bar. Cinquante dollars la nuit. Le propriétaire ne demande rien, ne dit rien. Il encaisse.

Tu marches parce que dans ta chambre tu ne fais que regarder le plafond, les fissures dans le plâtre, la tache d'humidité près de la fenêtre.

Tu dépenses lentement ton argent. Quand il n'y en aura plus, tu ne sais pas. Tu n'y penses pas. Tout est blanc, opaque, impénétrable. Même dans la nuit, tout est blanc.

tu descends il est presque 10h. Tu as le temps. Des gens sortent de la boulangerie d'à côté; tu n'as rien mangé, tu as peut-être faim. Il y a la queue devant la boulangerie : c'est dimanche, tu pourrais entrer pour qu'on te voie : est-ce que déjà tu t'effaces. Tu t'attardes à la surface de la vitre, aux visages de l'autre côté : embus de givre, buée. Cet écran tangible ou non, qui se reforme entre les choses et toi. Une petite fille en anorak se retourne, elle a du chocolat autour des lèvres et une lumière qui fuit dans le regard, elle sourit, elle sourit à l'ange ; seuls les enfants, dit-on, voient l'ange. Tu n'es pas un ange. Ni un fantôme. Un revenant peut-être. Puis ce sont les murs de la rue que tu longes. Si tu passais la main sur les murs tu en sentirais l'épineux ou le lisse. Tu gardes tes mains dans tes poches; tu ne frôles qu'avec tes yeux. Tu photographies mentalement ce paysage que tu traverses. Ou c'est lui, le paysage, qui te traverse. Une voiture passe, le bruit déferle puis s'enfonce dans le silence. Après des jours de neige, tout a fondu ou presque, le soleil darde; on distingue à nouveau les bruits; les voix. Taches mordorées sur les façades; tags qui s'éclairent. Le mec assis devant l'épicerie, un sac posé sur les cuisses, tu as d'abord cru à un chien,- le sac pas l'homme —, il a une jambe en moins et des mains toutes gonflées, violettes. Sa tête pend : est-ce qu'il dort — le poids d'une tête qui pend, atteint les 30 kg, c'est une chose que tu as sue, combien pèse la tête au bout du bras de Judith— ; Il a faim, c'est écrit sur le carton devant lui. Il manque une jambe au m, comme il manque une jambe à l'homme; sa

misère se répand sur le trottoir. Toi tu ne ressens que ta propre faim. Relents de fritures d'un container dans le renforcement d'un porche; contre la grille ça déborde. Derrière la grille, c'est un semblant de jardin avec deux arbres nus, des corneilles battent l'air. Froid, ressenti,— 2 ; comme à l'échelle de la douleur c'est toujours plus ou moins suivant qui, quoi. Sa jambe, l'homme, est-ce qu'il la sent —amputation-putréfaction—, comment il l'a perdue. Tu fais tinter les pièces dans ta poche. Tu te dis que tu aurais pu les lui jeter. Le battre. Ou le prendre dans tes bras; que ça n'aurait pas changé grand-chose. Tu le dépasses. Les gens ont remonté leur cols. Manteaux de laine. Capuches. Tu fixes un bonnet rouge, tu le suis jusqu'à ce qu'il devienne vert. Qu'il devienne sur le mur, une tache verte qui bat. Puis s'efface. C'est dimanche. Dernières courses alimentaires; fleurs. Même le boucher est ouvert; la femme derrière la caisse, casque de boucles Lila, lèvres fuchsia; tu entres rien que pour voir; un rôti baigne dans son jus noir; l'attrape mouche électrique grésille. Est-ce qu'il y a des mouches en hiver. La moustache du boucher est un trait, la cravate tranche avec le tablier. Tu ressorts aussitôt. Entrelacs de rues à une voie. Boulevard. Tu traverses; rejoins le quai; puis le pont. Sur un banc survit un manteau de neige. Bientôt tu seras de l'autre côté du fleuve; tu ne regardes pas derrière toi, juste ce grand vide devant

C'est le matin tôt, c'est plutôt la nuit. Je pense à mes deux amies à mes parents mes copains ma sœur. Je traîne. Une paire de savate au pied. Je bois mon thé, puis un café, je mange une orange. Je vais de pièce en pièce, j'hésite pour me recoucher. Non, trop de tension ce matin. Il faut que je pense à aller marcher. Rue de Créqui. Sur la gauche, le 6^{ème} arrondissement plus bourgeois, sur la droite la place Guichard et la bourse du travail. Entre les deux mon immeuble. Un petit immeuble. Oh cela fait 25 ans que j'habite ici autant dire *une vie* ! Rue de Créqui au bout de cette rue, la femme que je trouve la plus belle. Dans ce téléphone un nom au bout du téléphone la femme qui me rend ma dignité. Je pense Pierre 25 ans, Rue du Télégraphe entre la place des fêtes, vers chez Bill et sa fille, et la place Saint-Fargeau. Je sors de la bibliothèque je vais de marche en marche un sac en plastique remplie de livres. Koltès, Alain peut-être, Dostoïevski. Je passe à travers les cités des hauts de Belleville. Rue de Belleville, Place Pigalle, Métro de Ménilmontant, un peuple. Maintenant je me lève la nuit je bois de l'eau et je me recouche. On veut me mettre sous curatelle. L'Assistante Sociale insiste, « on en reparlera Monsieur ». Le café. Car malheureusement tous les matins et depuis longtemps. Café café café ? Quoi dire de Paris à part que c'est une ville où les rues ont de beaux noms, résonnent. Un jour je suis passé par la rue Tête d'or. Il y avait un Pressing ici. Je suis dans le 5^{ème} arrondissement de Lyon, la colline qui prie. Rue Pierre Blanc, sur la colline qui crie. Ça c'est Lyonnais, on dit une Lyonnaiserie. Avant, là il y avait la

librairie de la FA. Elle est tout le temps fermé. *Renaud* chante Cartouche, on en parle avec David. Et cette femme que tu aimes et celle qui te rend ta dignité. « Sans dire mot tout reconstruire tu seras un homme mon fils » ça c'est M. Lardreau, qui citait cette phrase, il habitait Rue Duguesclin. C'est le matin. Je pense à lui et j'écris sur ce que j'ai vécu avant ma tentative de suicide. Quand on s'en fout de quelqu'un. L'indifférence. Yves fume du shit toute la journée. A quoi peut ressembler un mec, quand ça fait 25 ans qu'il est toxicomane. Les rues dans lesquelles il a grandie. Porte de la Chapelle, rue Marx Dormoy. Il me dit. Non j'aime ces rues. J'aime ces noms. Il y en a tellement où j'ai trainé. Rue de Vaugirard, rue Terme à la Croix-Rousse. Boîte de nuit. Club Electro. Les failles, le trou noir, le vide. Elle pense au trou béant que l'on a dans la tête. L'infime et l'infini. Rue du cimetière, quartier de la Vivaraise et moi enfant. Rue Jules Vallès, quartier Villeboeuf le Haut. Et moi mort à l'intérieur depuis Toulon 2013. Tous ces noms comme des noms de héros.

Tu traînes. Tu traînes dans la rue sans regarder où tu vas. Tu traînes et tu regardes en haut, en bas, à droite, à gauche, juste devant, parfois derrière, devant l'arbre, à côté de l'arbre, juste derrière l'arbre, entre l'arbre et le mur, entre l'arbre et le bâtiment, c'est quoi ? une église ? entre l'arbre et l'église, entre l'arbre et l'arbre, un autre arbre, entre les deux arbres. Tu regardes mais tu ne vois rien. Tu n'imprimes pas dans ton cerveau ce que tu vois. Tu traînes sans rien voir.

Tu traînes. Tu traînes en fixant tes pieds. Tu marches sur des dalles. Tu marches sur des dalles en ciment. Tu marches sur des dalles en ciment sans que les semelles de tes chaussures touchent le bord de ces dalles. Tu dois être concentré, c'est important, ne pas marcher sur le bord des dalles. Tu marches en prenant garde de poser tes pieds bien au milieu des dalles. Tu traînes. C'est idiot, tu changes. Maintenant, tu marches sur le bord des dalles comme si tu marchais sur un fil. Tu es en équilibre, reste concentré, ne tombe pas. Tu marches sur un fil à une centaine de mètres du sol. Tu traînes mais tu dois rester concentré. Sur le bord des dalles.

Tu traînes. Tu vois des marches. Tu montes les marches. Tu es en haut des marches. Une porte. Une porte ouverte. Une porte automatique qui s'ouvre quand on s'approche. Tu t'approches, la porte s'ouvre. La porte est ouverte. Tu entres dans le bâtiment. C'est une bibliothèque. Tu entres dans la bibliothèque. C'est la bibliothèque Takida. Tu entres dans la bibliothèque Takida. Des gens entrent et

sortent. Tu traînes au milieu du passage. Pardon. Il y a du monde. Pardon. Pardon. Tu ne savais pas qu'il y avait tant de monde qui traînait dans la bibliothèque Takida.

Tu traînes. Tu traînes dans la bibliothèque Takida. Il y a des gens qui entrent et qui sortent de différentes pièces. Ils entrent, ils disparaissent, se transforment en d'autres gens et ressortent. Les gens qui traînent entrent, se transforment et ressortent pour traîner à nouveau. Tu traînes, tu entres dans une pièce, tu ne te transformes pas, tu ressorts. Ça ne marche pas. Il y a des portes fermées. Tu t'approches, tu ouvres, tu vois. Une réunion. Une réunion de gens qui ne traînent plus. Une réunion de gens qui attendent d'être transformés. Tu fermes la porte, tu repars.

Tu traînes. Tu marches sur les carreaux blancs. Pas les noirs, juste les blancs. Tu traînes. Tu touches du bout de l'index les interrupteurs en métal. Pas ceux en plastique, juste ceux en métal. Tu traînes. Tu fais un cloche-pied et tu continues à marcher. Deux fois le pied droit, puis tu continues à marcher. Deux fois le pied droit, deux fois le pied gauche. Droit-droit-gauche-gauche-droit-droit-gauche-gauche. Tu traînes. Tu arrives dans une grande salle, il y a des livres partout. Et des gens qui sont assis et qui lisent. Des gens qui traînent leurs yeux dans les pages des livres. Tes yeux traînent sur des rayons de livres.

Tu traînes. Yzzy, Yvon, Yvernette, Yslas, Ysatis, Yppartakis, Yowell, Youngs, Youlounias, Yost. Tu traînes tes yeux sur la tranche des livres en rayon où sont écrits les noms des auteurs. Tu traînes. Tu prends un livre, Charlize Yokeyosheda. De la poésie. Un livre de poésie. Des mots sans phrases, des pages déstructurées de mots sans phrases. Des mots qui traînent et qui se

transforment en poésie. Avant de ressortir et de traîner dans les esprits. Les mots traînent dans ton esprit. Les mots traînent devant tes yeux qui traînent et dans ton esprit qui traîne lui aussi. Et toi, tu traînes. Tout traîne.

Il y a cette explosion.

Tu cours. Tu tombes et tu cours. Les livres tombent. Les murs tombent, les vitres tombent, les pierres tombent, les gens tombent, le ciel tombe. Tu tombes, tu te relèves et tu cours. Les murs ne se relèvent pas, le ciel ne se relève pas. Tout tombe, rien ne se relève. Sauf toi. Toi et une femme. Elle ne court pas. Tu t'approches. Elle dit des mots sans phrases, des mots qui traînent dans la poussière et dans le feu. La poétesse est sortie du livre et ses mots traînent dans le vent. Tu la prends par le bras et tu cours. Vous courez et vous laissez dans votre sillage des mots qui traînent.

« Je sors prendre un peu l'air ! » Tu cries. La porte claque dans ton dos. Tu n'écoutes pas ce qu'elle te dit en partant. Tu entends comme un léger bourdonnement à tes oreilles entrecoupé par le bruit de tes pas sur les marches de l'escalier. Rapidement le bourdonnement cesse et il n'y a plus que tes pas. Rythme régulier. L'air te fait du bien, comme une claque sur tes joues. Il fait froid. Il ne pleuvra pas. Il n'y a même pas un nuage. Tu ne lèves pas les yeux pour regarder le ciel. Tes joues sont rouges. Rouges de la claque du froid. Rouges de colère. Tu as chaud. Tu es en colère. Tu contiens ta colère en toi. Elle te fait avancer. La colère contenue en toi se gonfle de vapeur, met tout tes muscles en tension. Et tu avances. Tu marches sans réfléchir. Tu ne lèves pas la tête. Tu regardes le bout de tes pieds. Sans vraiment les voir. Tu marches droit devant toi. Gonflé de vapeur. Tu es centré sur le bout de tes baskets. Tes pieds sont au centre de ta vision. Rythme régulier. La vapeur s'échappe avec ton souffle. Régulier. L'air froid sur tes joues et ton front te fait du bien. Tu connais la ville par coeur. Tu pourrais la réciter. Alors tu laisses tes pieds au centre. La tête basse. Tes pieds te guident. Ils sont ton rythme. Ton coeur bat fort. Régulier. Tu prends tout de suite à droite en sortant de l'immeuble, au numéro 23 tu sais qu'il y'a un pot en terre cuite ou poussent des marguerites. Il fait froid. Le pot est vide. Ta tête vide aussi. Tes muscles sous tension. Tu es en colère. Tout le reste n'est que bitume. Passé le numéro 33 tu tournes encore à droite. Rue du change. Morne. Plate pas d'intérêt. Bitume uniformément gris. Le

sous sol est éclairé au 14. Pas de signe de présence. Au bout de la rue trop courte, ton pied gauche manque se poser dans une flaque de vomi. Tu l'enjambes. Un manque se crée. Comme un raté des battements du coeur. Manque du rythme. Ta colère augmentes. Tu l'as vu hier en rentrant cette immonde régurgitation verdâtre. A l'angle. Il n'a pas plu. Tu aurais pu y penser. Penser à enjambrer l'angle. Ton coeur bat rouge. Tu te ressaisis. Tes pieds. Au centre. Régulier. La rue du change aboute sur le boulevard Foch. Tu poursuis en direction de la gare. Le bitume est constellé de chewing-gum plus ou moins frais. Tu te sens plus calme. Plus régulier. Tes pieds évitent les trop blancs. Trop frais. Tu piétine rageusement les plus gris. Ancienne colère. A présent, tu n'es plus seul. Une voiture tourne au feu devant toi. Odeur de pots d'échappement. Tu marques un léger arrêt. A peine. Tu traverses le boulevard de la paix. Trouée grise d'est en ouest. À quatre vingt dix degrés. Une bourrasque de vent te bouscule dans ce carrefour. Tu évites les pieds. Pieds multiples. Il te faut dévier à droite ou à gauche. Tu tanges. Tu slalomes accroché à la succession des rayures du passage piéton pour garder l'équilibre. Ton coeur reprend plus rapide. Tu t'arrêtes sur la bouche d'égout. Tu essaie de récupérer. Ton souffle . Une contenance. Un rythme. Tu lis : Pont à mousson. Tu t'es toujours demandé pourquoi. Pourquoi toutes ses fichues plaques de fonte noire. Pourquoi Pont à mousson. Elle te l'a expliqué. Plusieurs fois déjà. Tu t'en fiches. Tu ne l'écoutes pas. Tu n'écoutes jamais. Tu es en colère. Face à toi les Galeries Lafayette. Enseigne rouge. Ton reflet est vouté. Ton visage en moue buttée. Tes pommettes trop rouges. La colère. De la vapeur monte de

la fonte. ça sent les égouts. Tu as la nausée. Ton reflet as oublié ton manteau. Tu es parti trop vite. Tu étais en colère. Par sa faute. Si seulement elle arrêta de te parler. De se mêler de tes affaires. Elle te le dit sans arrêt. Tiens toi droit ! Mets ton manteau ! Tu pourrais lui faire mal. Tu pourrais la frapper. Tu pourrais la tuer. Tu frissonnes. Il fait froid. Ta colère est rouge. Le bout de tes doigts est rouge aussi. Les muscles de ton poing tendus. Tu fourres avec rage tes mains dans tes poches. Tu veux t'épuiser. Une moto démarre en trombe dans un rugissement. Tu repars. Tu prends sur ta gauche. A quatre vingt dix degrés sur le cours. Ici au moins il y a des arbres. Tu respirez profondément. Régulièrement. Il n'y a pas d'odeur de vert. Pas de bourgeons. Pas de fleurs. Pas de pollens. Il fait froid. Tu comptes les troncs. Tu en connais le nombre exact. Rythme régulier. Capte celui de ton coeur. Tu détailles et déchiffres le parchemin de leur écorce. Leur racines serpentent sous le trottoir et font relief sous ta voute plantaire. Te déstabilisent. Au cinquième, tu décides sur un coup de tête de tourner à droite. Virage en épingle dans la grande rue. Ici c'est piéton. Les piétons sont foule. Tu baisses la tête. Tu ne veux pas les voir. Tu ne veux pas leur parler. Certains te saluent. Tu ne réponds pas. Tes joues rouges de la colère. Ton visage buté. Tu te concentres sur le bout de tes baskets. Et tes pas. Réguliers. Ils cherchent à attirer ton attention. Ils veulent te décentrer de tes pieds. Tu ne les laisses pas faire. Tu files. Droit devant. Tu marmonnes un mot en réponse. Tu as trop peur de les connaître. Tu as trop peur qu'ils aillent se plaindre. Tu crains qu'ils lui disent qu'ils t'ont croisé et que tu ne leur as pas rendu leur salut. Tu te fiches bien d'être poli. Elle va te sermonner. Tu dois

répondre poliment quand on te parle ! Toi tu ne réponds pas. Tu t'en fiches d'elle. Tu marmonnes un juron. Ta colère enfle, roule sous ta peau. Tend tes poings dans tes poches. Tu coupes par le passage de l'arche pour fuir le brouhaha du monde. Au-dessus de toi, la voûte en pierre de taille t'écrase de son poids. Tout à coup il fait sombre. Tu ne vois presque plus tes pieds. Tu sais pourtant que tu avances au rythme régulier des tensions dans tes muscles. Tu renaît à la lumière sur la place du marché. Tu la traverses dans sa plus courte diagonale. Tu débouches en vieille ville. Rue des chaudronniers. Les pavés font place au bitume. Leur irrégularité te détend. Dans leurs interstices poussent quelques mauvaises herbes. Sans le vouloir, tu évites de marcher sur les jointures sombres. Réminiscence d'un jeu ancien. Tu n'y peux rien. Tu ne contrôle pas tes pieds. Sur tes lèvres presque un sourire. La colère diminue sa cadence infernale. Tu relâches d'un cran la tension. Tu laisses tes pieds se décentrer. Prendre la tangente. Odeurs de cuisine et de pains chauds. Tu enchaîne rue du four puis rue de la chapelle. Les rues étroites s'entremêlent tournent, les angles s'arrondissent. Certaines finissent en impasses. Le fond de l'air se réchauffe. Dans ton dos les cloches sonnent. Le bus de midi te surprends à la sortie de la rue du Prieuré. Ligne 34 direction ZI sud-est. Tu te dis pourquoi pas. Tu hésites. Le bus marque l'arrêt. Tu montes la première marche. Puis tu te ravises. Tu fais demi-tour. Tu as besoin de prendre l'air. D'épuiser les dernières vapeurs de ta colère. Tu optes pour la citadelle. Tu montes deux par deux les mille six cents sept marches. Tu les as comptées. Tu t'essouffles vite. Tu dois t'arrêter plusieurs fois. Tes muscles sont remplis d'acide. L'acide de ta colère. Tu le

sues par tous les pores de ta peau. En haut tu ne jettes pas un œil au panorama. Tu sais qu'à perte de vue tu ne verras que la ville. Les buildings en guise de montagnes. Les autoroutes ont depuis longtemps emprunté le lit des fleuves. Tu pressens que tout ce gris va reverser de la vapeur à ta colère. Tu es en sueur. Il fait froid et il ne pleut pas. Tu te sens plus léger. Sans t'arrêter tu te laisses filer sur les trottoirs de la descente, rue de la motte. Les virages réguliers, resserrés autour de petits monticules de verdure ou pousse des buissons sauvages t'ont toujours plu. Dans ton dos le ciel est violet. Parfois tu suis les lacets. Parfois tu en prends la tangente par une volée de marches. Dans un talus quelques ellébores, plus loin une clématite, bravent le froid. Tu t'enivres de leurs parfums. Tout en bas tu tombes dans le faubourg. Plusieurs de tes amis habitent ici. Tu y viens souvent le week-end à vélo. Aujourd'hui tu ne veux parler à personne. Tu veux juste prendre l'air. Les maisons sont mornes. Les jardins hibernent sous des bâches en plastiques. Les framboisiers et groseilliers ont été taillés et semblent tendent vers toi leur branchages implorants. Au-dessus des porches s'agrippent les squelettes des glycines. Tu as l'impression que l'on t'épie. Dans les salons les télévisions sont allumées. Le faubourg est tout entier endormi. Tu évites soigneusement les rues que tu connais. Tu ne veux croiser personne. Ton itinéraire est labyrinthique. Rue des écureuils, rue des chouettes, rue des pinsons... Les nids vidés s'entêtent tristement aux arbustes fourchus. Tu te perd même par instant. Enfin tu débarques sur la rocade. Tu la franchis sur le pont réservé aux piétons. Tes pieds sont légers. Tu te laisses fondre vers l'irrégularité. Un homme passe encore. Il

tient un chien en laisse. Les gardes fou en Plexiglas sont tout taggés. Tu déchiffres dans ta tête des mots que tu as déjà lu cent fois. Tu en remarques un ou deux qui n'était pas encore là à ton dernier passage. Peinture fraîche. Tu es devant l'entrée du parc du grand lac. Tu t'accordes une pause. Une pause dans ta colère. Tu avances prudemment un pied puis l'autre. Tu parcours quelques allées. Les derniers promeneurs ont été chassés par le froid. Au loin, la silhouette d'un groupe d'adolescent venus jouer au ballon sur une pelouse s'éloigne puis disparaît. Tu es seul. Tu t'allonges sur une pelouse. Tu prends le temps d'écouter les dernières notes plaintives des insectes. De légers bourdonnements. Tu aimes sous tes pieds la sensation de la terre. Tu t'allonges sur le dos, tu contemples les lumières du crépuscule. Tu t'endors peut être même un peu. Tu sursoutes presque quand l'éclairage public allume la grande haie de tilleuls. Elle guide ton regard vers le lac plein de reflets d'étoiles. Tu pousses un soupir profond. L'air t'as fait du bien. Tu ne penses plus à elle. Ta colère s'est épuisée. Tu vas pouvoir rentrer.

On dirait bien toi, après la montée. Ou ta silhouette, immobile devant le porche de la vieille ferme morte, côté ville. Tu traines par là. Tu fais quelques pas, tu t'arrêtes devant le mur qui enfle dangereusement. Tu repars. Tu longes la vie d'avant, celle qu'ont engloutie les grandes réalisations urbaines. C'est fini, tu traines tes guêtres dans un autre paysage. Ce n'est plus le tien, à part les grands murs sous filets, la toiture qui se délite, tuile après tuile, les vestiges. Avant, tu n'avais pas le temps de trainer. Par tous les temps, tu sortais le tracteur, la moissonneuse, tu retournais, ensemençais, engraisais la terre. Tu vérifiais, tu réparais des moteurs dans l'atelier, et tu disais qu'il fallait être à l'heure quand on remontait la pente après le lycée. Et te voilà, la tête ailleurs, trainant les pieds, les mains dans le dos, et plus dans le cambouis ni dans les sacs de grains. Tu marches jusqu'à l'angle de la route qui traverse le plateau ; tu regardes les grands cubes anthracite qui ont poussé à la place des champs. C'est pareil partout où les villes augmentent leur périphérie en écrasant la terre : disparition des fraises, des asperges, du maïs, du blé. Déportation des champs, des maraichages, des ruraux. Immeubles à la place. Maintenant ça t'est égal, tu n'es plus concerné. Les experts expérimentent des potagers en hauteur, optimisent avec un arrosage goutte à goutte les surfaces bétonnées. Le progrès. Et toi, tu traines vaguement ton histoire, tu passes près des souvenirs sans y entrer, tu te traines. Tu t'attardes comme quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. Tu marches jusqu'au petit mur, là où les

collectionneurs n'ont pas encore volé la plaque de céramique indiquant l'ancien département. Tu hausses les épaules : ça ne saurait tarder. Tu pousses un peu du côté du château d'eau, tu lèves la tête vers le radar aérien en forme de ballon de foot. Tu ne tressailles même pas quand les voitures te doublent. De toutes façons, tu fais partie des invisibles. Planté là, sans rien faire, sans rien dire. A la traîne. Tu te poses sur le banc de l'abribus, station Les Granges, là où fleurissaient les pois de senteur, dans une autre vie. Le bus s'arrête, tu ne montes pas. Pour aller où ? Tu as quitté les lieux depuis belle lurette, tu as tout ton temps. Un groupe de jeunes frigorifiés attendent le prochain bus, il commence à pleuvoir. La pluie ne te fait ni chaud ni froid. Ils te regardent : tu es désœuvré, insensible, neutralisé. Avant, tu aurais peut-être engagé la conversation, tu leur aurais raconté la terre, le choc du panneau planté au milieu de ton champ de vision pour annoncer sur ses jambes de bois la future construction des grandes écoles et la disparition des cultures juste avant la tienne. A quoi bon ? C'est fait. Sur une affiche placardée on annonce des projets pharaoniques : sauver les apparences patrimoniales en conservant l'ombre d'une grange, avec centre de formation, maison de quartier, espaces verts. Il faudra voter. Ce n'est plus ton problème. Tu traines ton silence. Tu es silence. Tu traines comme trainent les revenants ou le ciel après perturbation.

A contresens de la foule, un jour de semaine. Tu longes la Garonne sur les quais de Bordeaux. Tu contemples les reflets des nuages. Lèves la tête vers le ciel, retrouves la forme des nuages aperçus dans l'eau. Tu aimes ces jeux d'eau, de lumière et de nuages. Tu prends une photo pour mémoire, pour plus tard le carnet de nuages. Tu penses à avant, les journées à arpenter les paysages du Périgord.

Tu poursuis ta marche le long de la Garonne, fleuve aimé
aux eaux brunes.
Tu penses à Holderlin. Comme il a arpenté ces quais lors
de son voyage à Bordeaux. Tu lis le poème Souvenir sur
ton téléphone. Recopies un extrait :

*Mais vers les Indes à cette heure
Ils sont partis, ayant quitté
Là-bas, livrée aux vents, la pointe extrême
Des montagnes de raisin d'où la Dordogne
Descend, où débouchent le fleuve et la royale
Garonne, larges comme la mer, leurs eaux unies.
La mer enlève et rend la mémoire, l'amour
De ses yeux jamais las fixe et contemple,
Mais les poètes seuls fondent ce qui demeure.*

Au loin, tu perçois la confluence avec la Dordogne, l'estuaire, l'océan. Tu respires l'odeur des eaux mêlées, de l'iode et des marées. Aujourd'hui la marée basse découvre les berges de Garonne. Le limon de couleur rouille, contraste avec le vert tendre de la végétation de la rive droite, le bleu du ciel et le blanc franc des cumulus. Ton paysage absolu.

Tu te diriges sur le pont de pierre. Une autre approche du fleuve. Te sentant traversée par les eaux tumultueuses, tu prends le temps de suivre leur course vers l'océan.

Tu poursuis ta marche. Un peu plus loin, face au jardin botanique le buste de François-Dominique Toussaint Louverture (20 Mai 1743 — 7 Avril 1803). Œuvre de Ludovic Booz, sculpteur haïtien, elle a été offerte par la République d'Haïti, à l'occasion du bicentenaire de sa fondation. Le buste est accompagné d'une courte biographie de Toussaint Louverture et le rôle de Bordeaux dans la traite négrière. *Premier général noir de l'armée française en 1793, après l'abolition de la traite par la République. Il est considéré aujourd'hui comme une des grandes figures des mouvements anticolonialiste, abolitionniste et un acteur majeur de l'émancipation des Noirs.*

Depuis la rive droite, tu aperçois le signe de la main de Marie-Adelaïde-Modeste Testas. Un signe comme pour approuver le travail de mémoire de la ville longtemps muette sur l'histoire de la traite négrière et de l'esclavage !

Tu observes la foule. Les gens s'engouffrent dans la bouche de métro comme des petits pains vont au four, la déferlante des employés, tu ne rejoindras pas, tu n'iras pas, tu fais demi-tour, ce n'est pas une décision, juste une impossibilité, une frontière invisible qui te refoules, tu remontes la rue qui va du Radar au centre-ville, un centre-ville décentré, énuclée, place vide où subsiste la mairie, petit bloc XIXe mouluré comme il y en a tant, la place du marché devant, il n'y a pas marché, c'est désert, tu descends la rue principale, le tabac, la pharmacie, la banque, la quincaillerie, des cocottes en fonte en vitrine, en face l'agence immobilière, des immeubles surtout, puis le pressing, au bout de la rue, la tête de cheval de la boucherie te fixe, sa façade en mosaïque rouge sang te donne des haut-le-cœur, tu te détournes. Centre-ville, c'est vite dit, vite traversé surtout, tu en sors déjà, ville banlieue nord, tu remontes la rue de Paris où se sont hasardés un coiffeur toujours plein et un restaurant toujours désert, puis plus de commerces, des façades écaillées et noires, pareillement écaillées et noires qu'il s'agisse d'immeubles de rapport ou de petites demeures vieillottes avec jardin clos, tu remontes une rue à droite qui gravit un genre de colline, après la pelouse sauvée par miracle des bâtisseurs des temps modernes, des petites rues concentriques abritent des pavillons faits de bric et de broc, rafistolés, style bidonville pimpant avec leurs rajouts en matériaux divers et leurs cygnes et petits nains en plastique creux, tu les longes, ça fait hurler les chiens, leur désir de te bouffer se lit dans leurs crocs, tu passes,

en fait hurler d'autres, un chat roux déboule dans tes jambes, tu déchiffres mécaniquement les noms des maisons, Les Pâquerettes, toute en briques, l' Angélique, L'Oasis en préfabriqué accueille dans son micro-jardin une biche et ses faons. De la Villa du Bonheur ton regard effleure les murs de parpaings nus, de Ma bicoq l'auvent en tôle, de A nous deux, le grillage renflé où viennent s'emboutir violemment deux molosses jumeaux et hurlants, de Ma Perlette, tu notes les rangées de fleurs à mémoire potagère. D'habitude tu aimes ce coin, en dépit des chiens, ce décor résigné entre campagne et ville, ces « sam 'suffit , j'ai ma maison à moi et c'est tout ce qui compte», ces fantasmes de propriété à clôture rapiécée t'émeuvent presque. Aujourd'hui rien. Tu passes, tu descends l'autre versant de la colline, des flaques de bouillasse t'accueillent en bas, tu traverses le fleuve, il brasse ses remous couleur d'huître, Paris transparaît au loin dans une brume beigeasse, tu abordes la rive des cossus, un chapelet de villas, en meulières, faussement normandes, faussement Mansart, réellement plantureuses te fait face. Tu as changé de rive, tu as changé de ville, et te voilà revenue, c'est malin. Il faudrait faire demi-tour, éviter tout ça, ce genre de remontées te désespère, tu sais que tu n'y arriveras pas, tu ne fais pas demi-tour, tu longes la rive en direction de Paris... peu importe la trajectoire, tu sais que tu n'y couperas pas.

Les mains dans les poches, des pas lents, de temps en temps, du bout de la botte, retourner un caillou et finalement, devoir te baisser, presque avec un soupir, pour le remettre en place parce que du bout du pied, tu n'y arrives pas. Tu traînes, les mains dans les poches et les yeux en l'air, tu suis le vol des oiseaux, mais sans trop bouger la tête, tu sais bien que tôt ou tard, ils vont quand même quitter ton trop faible champ de vision alors le temps de bouger, ils seraient déjà partis. Tu laisses ton regard traîner devant tes pieds, pas trop loin devant tes pieds au milieu des cailloux, des algues comme des cheveux verts, des algues comme des colliers de grosses perles allongées, des algues qui sentent fort la vie faite prisonnière et qui laisse des odeurs de poisson plus très frais. Tu avances tout doucement, mais tu changes d'endroit, maintenant c'est du sable et des petits cailloux, des graviers, des petites pierres. Les grosses pierres, mais d'une taille encore raisonnable, tu regardes tous les gens qui sont venus ici pour les grandes marées, les retourner une à une et regarder dessous et parfois ramasser une bête qu'ils, au mieux, vont quand même mesurer avant de la balancer dans un seau déjà plein d'autres bêtes capturées. Les jours de grandes marées, c'est jour de pêche à pied. Il y a ceux qui savent faire et puis il y a ceux qui aiment croire qu'ils savent faire et que tu regardes sans vraiment les regarder retourner un caillou sans le remettre en place ou en le remettant pas vraiment à sa place ou bien beaucoup trop vite pour pouvoir donner le temps à ceux qui sont en dessous,

petits poissons, crevettes, crabes, coquillages, crustacés, de pouvoir se sauver. Tu ne soulèves plus rien pour ne pas leur ressembler, toi tu ne fais que passer, tu traînes à côté d'eux en jetant un œil distrait à la marée qui remonte tout d'abord tout doucement en connectant les flaques, les trous d'eau et les vasques qui faisaient comme des lacs et qui maintenant ne sont plus qu'un creux au fond de la mer. Tu traînes en t'éloignant des gamins turbulents qui se bousculent, se poussent et s'éclaboussent et qui regardent à peine la vie, là sous leurs pieds. Parfois même tu t'arrêtes pour mieux voir les nuages qui se chamaillent dans le ciel, se poussent et se mélangent, qui jouent à saute-mouton étant moutons eux-mêmes, cirrus et cumulus, et puis quelques stratus et des mélanges qu'on dit des stratocumulus, ou des cirrostratus, de ces noms mélangés comme franco-britanniques mais devenus si communs qu'ils ont perdu le tiret. Comme la marée monte, tu n'iras sûrement pas t'aventurer par-là, au milieu des bateaux échoués sur le flanc, des kayaks, des barques, des annexes, des voiliers, des bateaux à moteur ou bien des pêche-promenade, des bateaux sur la terre qui n'ont pas pour autant les jambes de la chanson, mais qui attendent sagement que la marée remonte comme tu attends sagement que le temps soit passé, que tu aies tout rempli ton nez et tes oreilles, sans jamais rien garder de tout ce qui était là, tu traînes comme si tout ça avait glissé sur toi comme glisse l'eau de mer sur la peau du phoque gris. Tu traînes, tu vois des choses, des oiseaux et des arbres sur la petite île en face, des maisons, des hauts murs, des jardins, des amers, des bateaux tout au bout du chenal, mais de tout ça tu ne gardes presque aucun souvenir. Alors parfois tu te dis que peut-être au lieu de

traîner comme ça sans rien te rappeler, les deux mains dans les poches, le pied lent et distrait, un pied presque autonome qui gratouille le sable ou les pierres ou les algues, tu devais peut-être essayer de prendre des photos. Juste pour les garder, mais sans les regarder, juste pour savoir qu'elles traînent, là dans ton téléphone et pouvoir y revenir, si jamais, une envie d'aller traîner par là

Tu traînes sur Internet, sur Facebook. Tu cliques. Tu décides. Au début. Tu irrigues le dedans de ta gorge assoiffée de quelques gorgées de bière. Tu suis un compte puis un autre. Au début. Ensuite tu te laisses traîner. On te déambule. Tu erres. La bouteille de bière posée à côté de toi est presque vide. Tu vas devoir te lever. Bientôt. Tituber jusqu'au frigo pour te ravitailler. Tu peux attendre un peu. Les images postées par d'autres défilent devant tes yeux entrouverts. C'est alors qu'elle apparaît comme par magie sur un compte que tu ne connais pas. Elle tétanise ton esprit embué. Un électrochoc. C'est bien elle. La villa Rose d'Or. Dix ans après la guerre, semble-t-il. Tu bascules en arrière. C'est toujours comme cela que tu la revois. Les transformations qu'il avait fallu attendre des dizaines d'années se sont comme effacées de ta mémoire. La photo la montre telle qu'elle t'apparaît lorsque tu y penses. La lézarde dans le mur du salon avec le canapé qui faisait lit d'appoint ou l'inverse. Le jour qui la traversait et tombait sur le visage de qui y avait dormi lorsque le soleil se levait. Ça fait une boule de nostalgie de plus dans ton corps déserté. Tu as fini ta bière. Il va falloir agir. Tu as oublié le nombre de bouteilles qui restent dans le frigo. Tu essaies de t'en souvenir. Tu voudrais être sûr que tu n'en manqueras pas de la soirée. Le reste n'a plus d'importance. Il ne faut pas interrompre l'alimentation de ta pompe à indifférence. Maintenir le brouillard cotonneux de ton esprit. L'engourdissement de tes pensées jusqu'à étouffer le ressenti. Que la chape

feutrée comme emmaillotage des nourrissons d'autrefois ne relâche pas sa prise. Tu veux juste flotter. Tu traînes une vie qui a perdu tout sens. Qui va à vaux l'eau. Depuis que ta mère est morte. La débâcle qui a suivi. Comme si elle n'attendait que cela, mais que la vieille dame avait gardé jusqu'au bout le pouvoir de la repousser, juste de la repousser. D'en préserver son fils unique. Après il y a eu le départ de ta femme, de tes enfants déjà grands... Même les chiens sont partis. Tu as gardé la maison. Tu vis dans le noir. Déjà du temps de tes grands-parents, elle manquait de lumière. Le lot des maisons mitoyennes, mais celle-là plus que ses voisines, on ne sait pourquoi, avec toutes les mêmes pièces en enfilade et pour vivre et se tenir c'est dans celle du milieu sans fenêtre forcément. L'écran de télévision resté éteint apporterait la seule lumière. Les événements importants de ta vie sont désormais hors contrôle. Tu te résignes. Un temps qui ne t'a pas paru long, mais qui l'est, si tu comptes les années, tu t'es montré courageux, tu t'en souviens. La peur, comme un ennemi à combattre. La bravant, t'en faisant une alliée. L'affrontant, la recherchant. Des motos trop grosses, des plongées en carrière quelles que soient les conditions, du saut à l'élastique, du parachutisme... Tout y est passé. Le souvenir s'estompe. Comme la vie de quelqu'un que tu aurais côtoyé un temps. Tu as besoin d'une bière. Tu vas te lever. Refermer la main sur le goulot de verre. Comme se retenir à quelque chose, s'y cramponner. Et biberonner.

Faut-il partir du bord de l'île pour aller vers son centre ou partir de son centre pour aller sur le bord de l'île ?

Tu peux faire comme tu le souhaites.

Par contre, n'oublies pas — l'île n'a pas de rivages. Quand tu arrives à son bord, tu es juste sur l'effritement d'une grande falaise qui s'écoule dans la mer et il n'y a rien autour. Ça existe, juste. Pour contenir une histoire. Tu ne te demandes pas comment tu es arrivé là ou comment les autres que tu croises sont arrivés ici. Ils sont là. C'est tout. Un état de fait. Tout au plus peux-tu te demander où ils vont. Ils ont le droit de sortir de l'île. De sauter de la falaise, de plonger dans l'eau, d'aller derrière la brume de l'histoire. Je ne les retiens pas. Mais ce qui les y attend ne m'appartient plus.

Tu es devant une maison. Une petite maison de pêcheur aux murs bleus délavés. Sans étages. Un homme âgé a posé son jeu de cartes devant lui sur une table en bois alourdie par l'humidité. Une tasse ébréchée sur la table. Il a une moustache soigneusement peignée. Il attend peut-être quelqu'un pour jouer avec lui. Il n'a pas l'air de s'ennuyer. Il retourne les cartes, les examine, les repose. Il est un peu gras, juste ce qu'il faut pour l'âge. Il a une alliance mais la maison ne semble pas faire trace de femme. Un vélo posé sur le mur qui fait l'angle n'est pas à sa taille. C'est un vélo d'enfant. Il y a dans cette maison peut-être un enfant. Un enfant toujours sur le départ ou sur le retour si l'on en croit ce vélo maladroitement posé. L'homme peut-être attend l'enfant. Tu t'avances vers la

maison pour regarder à travers une fenêtre. Tu ne peux pas. Derrière la fenêtre il n'y a que de l'obscurité.

La maison n'a pas de jardin. Elle a un espace non délimité de sable, de galets et d'herbes folles qui s'enfoncent dans une grande forêt. Un passage plus tassé semble être un chemin.

Tu peux traverser la forêt ou tu peux ne pas la traverser. Si tu fais le choix de traverser la forêt tu n'y trouveras rien de particulier. Si ce n'est l'impression que le temps se distend. Tu entreras dans la forêt et tu en ressortiras au crépuscule sans avoir vu le jour s'assoupir. Les arbres s'ouvrent et se resserrent au rythme d'une respiration fatiguée. De l'autre côté de la forêt deux enfants jouent. Un garçon et une fille. Il est blond, frêle et il positionne délicatement des galets les uns sur les autres. Elle a des joues rebondies, le vent la décoiffe. Elle est accroupie et elle commente ce qu'il fait en détachant distraitemment les pétales d'une fleur. Tu retournes dans la forêt. Le chemin ne te ramène pas à la maison de pêcheur. C'est un sortilège du temps. Tu arrives sur la place du village. Comme devant la maison, le sol est un amas de sable, de poussière et de cailloux où se détachent quelques bâtiments. Des marches en ardoises glissantes, irrégulières. Des rampes rouillées. Quelques personnes s'y promènent. Un jeune couple se taquine sur un banc. Une boutique de fleurs avec une femme engoncée dans son tablier qui coupe des tiges trop longues. Une cour d'école grise sans aucun enfant. Un goéland picore sous un banc. Il a l'aile gauche traînante derrière lui. Sûrement cassé. Quelques personnages bougent dans des gestes répétitifs. Un jeune homme joue au ballon. Il tire avec agressivité. La balle éclate la vitre d'une maison de la

place. Il ressemble au gamin de la plage mais ce n'est pas lui. Le gamin de la plage n'a pas d'agressivité en lui. Un homme sort, rouge, de la maison à la vitre cassée et crie quelque chose au jeune homme nerveux. Le décor s'effrite. Le récit vacille, incertain de la suite à donner. Tu traverses précipitamment la place avant que le brouillard ne t'engourdisse. Tout est sombre, opaque et tu tournes sur toi-même quelque temps, avec une panique retenue, avant de voir une lumière. Trois signaux dans la nuit. Le phare. Le phare veille. Gardien dévoué. A son extérieur, un homme âgé, aux yeux ridés, ne regarde pas vers la mer mais vers l'île. Il fume une cigarette. La fumée s'envole vite. Il ressemble au vieux de la maison de pêcheur mais ce n'est pas le vieux de la maison de pêcheur. Le phare surplombe l'île et l'homme surplombe le phare. Le phare éclaire la mer mais l'ombre vient du village. Tu dévales en courant les contours de la falaise. On ne peut pas se perdre dans un cercle. Tu tombes sur le château de galets des gamins. Le jour s'est de nouveau levé. Le Vent te souffle dans le dos.

Tu traverses de nouveau la forêt. Ses arbres se nouent au-dessus de toi, un dôme qui t'abrite du Vent. Tu sors derrière la maison de pêcheur. Comment est-ce possible ? Le gamin jette son vélo et part en courant vers le centre du village. Il a l'air moins frêle. Le vieil homme à la moustache court quelque pas mal assuré derrière lui. Le souffle n'y est plus. Il crie quelque chose que tu ne comprends pas. Tu vas pour entrer dans la maison mais une chaleur t'en empêche. Ce lieu du récit ne te concerne pas. Tu prends le vélo du gamin sans que le grand-père ne te voit et tu pédales à vive allure jusqu'au centre du village. Tu vois la fille prendre un bouquet de fleurs

devant la boutique et passer son chemin comme si de rien n'était. Ses joues sont moins rebondies. Ses cheveux s'emmêlent dans une longue tresse. Les gens sur la place s'agitent. Leurs gestes restent aussi répétitifs qu'avant mais l'intention semble plus visible. Ils se tournent les uns vers les autres puis vers le garçon. Lui, il ne regarde pas les gens. Il regarde la fille. Le temps s'arrête pour un souffle puis tourne autour d'eux. Le village derrière eux s'est agrandi. On devine d'autres maisons. Un bâtiment indistinct qui ressemble à un temple. S'ils grandissent, le récit grandit avec eux. Tu ne saurais pas dire s'ils sont beaux. Quelque chose dans les traits de leurs visages semblent toujours t'échapper. Mais ils ont les contours dessinés de ceux qui savent être les personnages principaux du récit. Le jeune homme qui avait brisé une vitre prend par l'épaule le garçon et ils partent ensemble. La fille semble filer au travers d'eux et se dirige vers la forêt. Tu sais que si tu traverses de nouveau la forêt ils seront encore différents. A chaque fois que tu pénètres dans la forêt quelque chose en eux prend matière. Tu n'en attrapes que des bribes. Ce qui se joue quand tu es dans la forêt t'échappe. Est-ce cela qu'observe le gardien du phare ? Non les bords du récit mais ses veines chaudes ? Tu sais que le motif ne se tramera pas à l'infini. A un moment, les enfants cesseront de grandir et se tiendront eux aussi au bord du récit. En attendant le Vent souffle sur la place du village et ils ont disparu.

Il n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute. N'écoute même pas, attends seulement. N'attends même pas, sois absolument silencieux et seul. Le monde viendra s'offrir à toi pour que tu le démasques, il ne peut faire autrement, extasié, il se tordra devant toi. FRANZ KAFKA (Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin)

Dès que tu ouvres les yeux, ou plutôt dès que quelque chose qui ressemble à une ouverture se produit, bien qu'il soit difficile d'affirmer que ce soit réellement une ouverture au sens où quelque chose passerait de fermé à ouvert, car il se pourrait très bien que tes yeux soient déjà ouverts et que ce soit seulement la conscience de leur ouverture qui se modifie, dès que cette modification a lieu, donc, tu te retrouves face à un espace qui ne correspond pas tout à fait à une chambre, même si, par habitude, tu continues à utiliser ce mot, chambre, alors qu'en réalité ce qui se présente devant toi est un volume indéterminé dont les limites ne sont pas clairement définies, comme si la distance entre ton corps allongé et le mur du fond avait cessé d'être mesurable, comme si l'air lui-même s'était épaissi au point de devenir une substance intermédiaire entre le vide et le plein, une matière grise, poussiéreuse, qui ne laisse passer la lumière que de manière incertaine. La table sur laquelle repose l'ordinateur, et que tu aperçois dans un angle de vision qui se situe légèrement sur ta gauche, bien que cette indication de gauche ou de droite ait déjà cessé d'avoir beaucoup de sens, car ton corps lui-même, allongé sur ce qui ressemble à un lit, ne possède plus vraiment de centre à partir duquel on pourrait établir des coordonnées spatiales, cette table, donc, se trouve à une distance

que tu pourrais qualifier d'accessible si tu te levais et marchais jusqu'à elle, mais qui, pour l'instant, tant que tu restes immobile, te semble appartenir à un autre plan, comme si elle existait dans une dimension parallèle à celle où se trouve ton corps, une dimension où les objets possèdent une matérialité plus dense, plus opaque, et où le bois de la table, avec ses cercles de tasse superposés, ses traces brunâtres dont tu sais qu'elles proviennent du café refroidi, constitue une sorte de carte géologique de tous les matins précédents, une stratification temporelle visible à l'œil nu, bien que ton œil, justement, ne soit pas tout à fait nu, mais recouvert d'un film transparent, peut-être des larmes, peut-être simplement la sécrétion naturelle de la nuit qui n'a pas encore été évacuée par le premier clignement. Tu décides de te lever, ou plutôt, quelque chose en toi prend la décision à ta place, car il est difficile de savoir si c'est vraiment toi qui décides, ou si c'est simplement une habitude corporelle qui se met en marche, un programme musculaire qui s'exécute automatiquement dès que certaines conditions sont remplies, comme le niveau de lumière dans la pièce, ou la température de l'air, ou peut-être simplement le fait que tu aies déjà passé un certain nombre d'heures allongé et que ton corps, de lui-même, sans que tu aies besoin de lui en donner l'ordre, entreprenne de se redresser, ce qui se produit en plusieurs étapes, d'abord un léger basculement du bassin qui fait pivoter le torse vers la gauche, puis une flexion des genoux qui ramène les pieds vers le bord du lit, puis une pression des paumes sur le matelas qui permet de soulever le buste jusqu'à ce qu'il atteigne une position verticale approximative, bien que cette verticalité soit constamment menacée par une sorte d'oscillation latérale, comme si ton corps cherchait encore son équilibre entre différentes forces, la pesanteur qui tire vers le bas, la rigidité des muscles qui résiste, et quelque chose d'autre, plus difficile à nommer, qui serait comme une hésitation interne à occuper pleinement l'espace. Le carrelage

sous tes pieds possède une température qui te semble anormalement basse, bien que tu saches pertinemment que cette température est exactement celle qu'elle devrait être à cette heure du matin, en cette saison, dans cette pièce, et que ce qui est anormal, en réalité, c'est la température de tes pieds eux-mêmes, réchauffés par la nuit passée sous la couverture, de sorte que le contraste entre les deux surfaces, la peau et la céramique, produit une sensation que tu enregistres immédiatement comme un signal d'alarme, bien que cette alarme ne déclenche aucune action particulière, elle se contente d'inscrire dans ta mémoire sensorielle une donnée supplémentaire qui viendra s'ajouter à toutes les autres, comme le grain légèrement rugueux des joints entre les carreaux que tu sens sous la plante des pieds, ou la légère inclinaison du sol vers la droite, à peine perceptible mais suffisante pour que ton poids se répartisse de manière inégale entre les deux jambes, créant une micro-tension dans le genou gauche que tu ne remarques que maintenant, au moment précis où tu te tiens debout et immobile. Le trajet entre la chambre et la pièce où se trouve la table ne constitue pas véritablement un trajet au sens géographique du terme, c'est plutôt une série de déplacements successifs dont chacun efface le précédent, de sorte que tu ne pourrais pas dire avec certitude combien de pas tu as faits, ni même si tu as marché en ligne droite ou si tu as suivi un parcours légèrement courbe, contournant des obstacles que tu ne vois pas mais dont ton corps garde la trace, comme cette légère déviation vers la gauche lorsque tu passes devant l'encadrement de la porte, bien que la porte soit grande ouverte et qu'il n'y ait aucune raison objective de dévier, si ce n'est peut-être le souvenir d'une fois ancienne où la porte était fermée et où ton épaule l'avait heurtée, souvenir qui persiste dans la mémoire musculaire sous forme d'un réflexe d'évitement qui ne sert plus à rien mais qui continue de s'exécuter à chaque passage. Quand tu arrives à la table et que tu

t'assois, ou plutôt quand ton corps se plie selon l'angle requis pour que tes fesses entrent en contact avec la surface de la chaise tandis que tes pieds restent posés sur le carrelage et que ton dos vient s'appuyer contre le dossier, bien que cet appui soit plus théorique que réel car en fait tu restes légèrement penché en avant, créant un espace de quelques centimètres entre tes omoplates et le bois du dossier, un espace qui te permet de moduler ta position sans avoir à te redresser complètement, quand cela se produit, donc, ton attention se porte immédiatement sur l'écran de l'ordinateur, qui est éteint, c'est-à-dire qu'il ne produit aucune lumière, mais qui n'est pas pour autant invisible, au contraire, sa surface noire réfléchit la lumière ambiante de la pièce de telle manière que tu peux y voir ton propre reflet, déformé par la légère courbure de l'écran, un reflet qui ne te ressemble pas tout à fait, comme si ce n'était pas toi mais une version approximative de toi, une silhouette dont les contours sont flous et dont les traits du visage se confondent avec les reflets des objets qui se trouvent derrière toi, la fenêtre, le mur, peut-être un meuble, de sorte que tu ne sais plus très bien où commence ton visage et où finit le reste de la pièce. Tu appuies sur le bouton de démarrage, un petit bouton circulaire situé sur le côté de l'écran, ou peut-être sur le clavier, tu ne regardes pas ta main pendant qu'elle exécute ce geste qui est devenu tellement automatique que tu ne sais plus vraiment où se trouve ce bouton, tu sais seulement que ton index va le trouver tout seul, guidé par une forme de mémoire tactile qui fonctionne indépendamment de ta volonté, et effectivement le bouton est là, sous ton doigt, tu sens sa légère résistance quand tu appuies, puis le petit clic sec qui confirme que l'action a bien été enregistrée, et aussitôt l'écran s'illumine, passant du noir au bleu, un bleu électrique, artificiel, qui n'a aucun rapport avec le bleu du ciel ou de la mer mais qui est le bleu spécifique des écrans d'ordinateur, un bleu qui contient toutes les longueurs d'onde nécessaires pour

que ton cerveau l'identifie comme bleu mais qui n'existe nulle part ailleurs dans la nature. L'écran affiche maintenant une page blanche au centre de laquelle clignote un curseur vertical, une barre noire de deux millimètres de large et de peut-être quinze millimètres de haut, qui apparaît et disparaît à intervalles réguliers, selon une fréquence que tu pourrais mesurer si tu avais une montre avec une trotteuse, mais tu n'as pas de montre, ou si tu en as une tu ne la regardes pas, tu te contentes de constater que le curseur clignote, qu'il marque le temps par sa présence et son absence alternées, et que ce clignotement crée une sorte de pulsation visuelle à laquelle ton œil finit par se synchroniser, de sorte que tu te surprends à cligner des yeux en même temps que le curseur, comme si ton corps cherchait à s'accorder avec la machine, à adopter son rythme, bien que ce rythme soit parfaitement arbitraire et ne corresponde à aucune nécessité biologique. Tu ouvres un document, c'est-à-dire que tu exécutes une série de gestes dont tu ne pourrais pas décrire précisément l'enchaînement, un clic ici, un double-clic là, peut-être une combinaison de touches sur le clavier, et le document apparaît, remplissant l'écran de lignes de texte noir sur fond blanc, des phrases que tu as déjà lues, que tu as peut-être écrites, tu ne sais plus très bien, car il arrive parfois que tu ne reconnaisse pas tes propres phrases, comme si elles avaient été écrites par quelqu'un d'autre, ou comme si entre le moment où tu les as écrites et le moment où tu les relis, elles avaient changé, avaient pris une signification différente, ou avaient perdu toute signification, n'étant plus que des suites de mots alignés les uns après les autres sans qu'aucun fil conducteur ne les relie vraiment. Tu commences à lire. Le 4 janvier. Puis le 5. Puis le 6. Les dates se succèdent. Tu notes que chaque texte commence par une phrase qui semble sortir de nulle part, sans préparation, sans introduction, comme si le narrateur se réveillait au milieu d'une conversation déjà

commencée et essayait de rattraper le fil. Tu lis : *Se réveiller avec la phrase : on ne prête qu'aux riches*. Tu ne comprends pas pourquoi cette phrase en particulier. Tu continues. Tu lis : *Ça commence ça, toujours pareil : au réveil, debout dans la cuisine, la main sur la tasse, la lumière encore sale*. Tu notes le mot : sale. Tu te demandes ce qu'est une lumière sale. Tu imagines une lumière qui contiendrait des particules de poussière, ou une lumière qui aurait une couleur grisâtre, ou une lumière qui ne serait pas assez forte pour dissiper complètement l'obscurité de la nuit. Tu ne sais pas. Tu continues. Tu arrives au 9 janvier. Tu lis le mot : *accrochage*. Le texte explique que c'est une méthode qui vient de la peinture, une manière de disposer les œuvres dans l'espace sans chercher à raconter une histoire, juste en réglant des distances, en acceptant des silences, en ménageant des seuils. Tu comprends que les textes que tu es en train de lire sont organisés selon ce principe, qu'ils ne convergent vers rien, qu'ils forment un parcours discontinu où l'on entre et sort librement. Cette compréhension ne te procure ni satisfaction ni frustration, elle se contente d'exister, comme une donnée supplémentaire que tu enregistres sans savoir qu'en faire. Tu continues à faire défiler le texte. Le 11 janvier. Une nouvelle en plusieurs parties. Des histoires de chat, de conversations en ligne, de phrases échangées dans le vide. Tu remarques que la structure de ces textes ressemble à celle d'un escalier, chaque texte reprenant là où le précédent s'est arrêté, mais en déplaçant légèrement la perspective, comme si on montait une marche à chaque fois et qu'on voyait la même scène depuis un point de vue légèrement plus élevé. Tu arrives au 14 janvier. Le dentiste. Les résistants. Le chien en laisse. Les mots reviennent. Tu notes qu'ils ne forment pas une progression logique, plutôt une accumulation. Chaque mot apporte sa propre densité sans résoudre la précédente. Tu scrolles encore. Le cadastre des refus. Tu lis qu'il existe un document de

cinquante-trois pages qui répertorie tous les endroits où l’auteur a refusé les suggestions de correction d’une intelligence artificielle. Tu te demandes si ce document existe vraiment ou s’il est lui-même une fiction. Tu te demandes si tu es toi-même une suggestion qui a été refusée. Cette pensée ne te trouble pas. Elle passe à travers ton esprit comme un nuage traverse le ciel, sans laisser de trace. Tu arrives au 19 janvier. *Mathesis singularis*. Le style change brusquement. Les phrases deviennent longues, encombrées de détails techniques. Tu lis des mots que tu ne comprends pas : échelle de Mohs, principe d’Archimède, réaction de Maillard. Tu lis la description des pierres dans les poches de Virginia Woolf, la description de l’odeur de la chair qui brûle, la description de la chute d’une vieille femme dans un escalier. Chaque description est saturée de précisions qui ne servent apparemment à rien, qui n’expliquent rien, qui ne font qu’accumuler des données sensorielles jusqu’à ce que l’événement lui-même disparaisse sous le poids des détails. Tu notes que c’est une deuxième manière de tenir. Non pas en espaçant les blocs, mais en les remplissant jusqu’à ce qu’ils deviennent opaques. Tu fermes les yeux. Dans le noir derrière tes paupières se forme un espace qui n’a pas de dimensions fixes, qui se dilate et se contracte selon des rythmes que tu ne contrôles pas. D’abord c’est une simple obscurité uniforme, puis apparaissent des taches de couleur, orangées, qui flottent à une distance indéterminée, comme si elles étaient projetées sur un écran qui se trouverait à quelques centimètres de tes yeux, ou peut-être à plusieurs mètres, tu ne peux pas savoir, car dans cet espace sans repères, la notion de distance n’a plus de sens. Les taches bougent lentement, se déforment, se divisent en taches plus petites qui s’éloignent les unes des autres avant de se rassembler à nouveau. Tu pourrais les observer pendant des heures sans qu’elles te révèlent quoi que ce soit, sans qu’elles forment jamais une image reconnaissable. Ce

sont simplement les phosphènes produits par la pression de tes paupières sur tes globes oculaires, les ultimes signaux électriques que ton cerveau génère en l'absence de lumière extérieure. Tu ouvres les yeux. La pièce est toujours là. La table, l'écran, le clavier. Mais quelque chose a changé. Peut-être la lumière, qui est maintenant plus blanche, moins sale, ou peut-être l'angle sous lequel tu regardes les objets, légèrement décalé par rapport à tout à l'heure, ou peut-être simplement ton attention, qui s'est déplacée vers d'autres aspects de la scène, comme le grain du bois de la table, visible sous la couche de vernis, ou le léger bourdonnement de l'ordinateur, que tu n'avais pas remarqué jusqu'à maintenant mais qui a toujours été là, constant, régulier, comme une note tenue à l'arrière-plan de tous tes gestes. Tu te lèves. Le mouvement ne se produit pas d'un seul coup, c'est encore une fois une série de micro-ajustements, un déplacement du centre de gravité vers l'avant, une pression des cuisses contre le bord de la chaise, une poussée des mains sur les accoudoirs, et finalement un décollement du siège qui te propulse vers le haut jusqu'à ce que tu te retrouves debout, oscillant légèrement d'avant en arrière avant de trouver ton équilibre. Tu traverses la pièce. Chaque pas constitue une petite énigme biomécanique que ton corps résout automatiquement : comment maintenir l'équilibre sur une jambe pendant que l'autre se soulève, comment doser la force du mollet pour propulser le corps vers l'avant, comment anticiper le moment où le pied va retoucher le sol. Tu ne penses à rien de tout cela, et pourtant tout cela se produit avec une précision qui relève du miracle. Tu arrives devant un tiroir. Tu l'ouvres. À l'intérieur se trouve un chaos organisé d'objets hétéroclites : des stylos de différentes couleurs, la plupart vides ou presque vides, des trombones qui se sont assemblés en chaînes complexes, des élastiques devenus cassants avec le temps, des bouts de papier froissés sur lesquels sont griffonnés des numéros de téléphone que

tu ne reconnais pas, des piles usagées que tu as gardées en te disant que tu les apporterais un jour au recyclage, des clés dont tu as oublié à quelles serrures elles correspondent. Tu prends un stylo au hasard. C'est un stylo bleu transparent dont l'encre est visible à travers le plastique, une encre d'un bleu légèrement différent du bleu du plastique, plus foncé, presque violet. Tu dévisses le capuchon. La pointe du stylo est sèche. Tu traces une ligne sur le dos de ta main. Rien ne sort. Tu revises le capuchon. Tu remets le stylo dans le tiroir. Tu refermes le tiroir. Tout ce rituel n'a servi à rien mais il a occupé quelques secondes de ton existence et t'a permis de vérifier que tes mains fonctionnent encore, que tes doigts répondent encore aux ordres, même quand ces ordres n'ont aucun but précis. Tu vas dans la cuisine. L'espace est plus petit que celui de la pièce précédente, plus contraint, les murs sont plus proches. Dans l'évier se trouve une tasse, une seule tasse, blanche avec une anse ébréchée. Au fond de la tasse se trouve un résidu de café séché qui forme une croûte brunâtre, irrégulière, craquelée comme la surface d'un lac asséché. Tu regardes cette croûte avec une attention disproportionnée. Tu observes les variations de couleur, du brun clair au brun presque noir, les motifs géométriques formés par les fissures, la texture granuleuse qui suggère que le café contenait du sucre qui a cristallisé en séchant. Tu pourrais laver la tasse, il te suffirait d'ouvrir le robinet, de laisser couler l'eau chaude, de frotter avec l'éponge, mais tu ne le fais pas. Tu laisses la tasse où elle est. Tu retournes dans la pièce. Sur l'écran, le curseur continue de clignoter. Tu t'assois. Tu regardes le curseur. Il clignote. Tu poses les doigts sur les touches du clavier mais tu ne tapes rien. Tu sens le léger relief des lettres gravées sur les touches, le W légèrement plus enfoncé que les autres parce que tu l'utilises plus souvent, le grain de plastique sous tes doigts, la température tiède des touches. Tu restes ainsi, les doigts posés, sans appuyer, sans produire aucune lettre. Le

temps passe. Tu ne sais pas combien. Peut-être une minute. Peut-être dix. Le curseur continue de clignoter avec la même fréquence régulière, indifférent à ton immobilité. Tu regardes l'heure affichée dans le coin de l'écran. 10:47. Les chiffres sont verts, luminescents. L'affichage à cristaux liquides. Tu te demandes si c'est le matin ou l'après-midi. Tu regardes par la fenêtre mais la lumière ne t'aide pas, elle pourrait être celle de dix heures du matin comme celle de dix heures du soir, une lumière indécise, grise, qui ne correspond à aucun moment précis de la journée. Tu décides arbitrairement que c'est le matin. Puis tu changes d'avis et décides que c'est l'après-midi. Puis tu te rends compte que cela n'a aucune importance, que le temps affiché sur l'écran ne correspond à rien d'autre qu'à lui-même, qu'il ne te dit rien sur ce que tu devrais faire, ni sur ce que tu es en train de devenir. Tu te lèves une dernière fois. Tu traverses la pièce, le couloir. Tu entres dans la chambre. Le lit est toujours défait, les draps froissés dessinent des vallées et des crêtes, un paysage miniature que tu pourrais explorer si tu rétrécissais jusqu'à la taille d'un insecte. Tu ne t'allonges pas. Tu restes debout au pied du lit, regardant ce paysage textile. Tu regardes le plafond. La fissure part du coin supérieur gauche et se dirige vers le centre en suivant une ligne légèrement courbe, comme si elle hésitait sur la direction à prendre, comme si elle cherchait son chemin à travers le plâtre. Tu as déjà regardé cette fissure des centaines de fois, tu connais chaque détail de son parcours, et pourtant elle continue de retenir ton attention, comme si elle était sur le point de te révéler quelque chose, un secret architectural, ou peut-être simplement la preuve que rien n'est jamais tout à fait stable, que tout se fissure lentement, imperceptiblement, que le temps travaille à défaire ce que les mains ont construit. Tu restes là, debout, immobile. Tes bras pendent le long de ton corps. Tes pieds sont posés à plat sur le carrelage. Tu ne penses à rien. Ou plutôt, tu penses à tellement de

choses à la fois qu'elles finissent par s'annuler les unes les autres, créant une forme de silence mental, un vide actif, une attention qui ne se porte sur rien en particulier et qui, pour cette raison même, peut se porter sur tout à la fois, sur le grain du plâtre, sur le bourdonnement lointain d'un réfrigérateur, sur la légère tension dans ton mollet gauche, sur le goût métallique que tu as dans la bouche, sur l'espace qui se trouve entre ta peau et l'air de la pièce, cet espace infinitésimal où quelque chose se produit constamment, un échange de molécules, de température, de pression, une négociation permanente entre le dedans et le dehors. Tu fermes les yeux. Tu les rouvres. La chambre n'a pas changé. Le lit est toujours là. Le plafond aussi. La fissure aussi. Tu es toujours là. Rien ne s'est passé. Ou plutôt, tout s'est passé, mais à une échelle tellement infime, tellement silencieuse, que cela revient au même. Tu as observé trois protocoles sans le savoir. Le premier : laisser les blocs coexister sans les relier. Le second : saturer l'espace de détails jusqu'à ce que l'événement disparaisse. Le troisième : observer sans affect, sans désir, sans projet. Tu ne sais pas lequel tu viens d'utiliser. Peut-être les trois à la fois. Peut-être aucun. Tu restes là. Le temps continue de passer. Le curseur continue de clignoter quelque part dans une autre pièce. La fissure continue de traverser le plafond. Et toi, tu continues d'être là, debout, immobile, les yeux ouverts sur quelque chose qui ressemble à une chambre mais qui pourrait tout aussi bien être n'importe quel autre espace, n'importe quel autre moment, n'importe quelle autre version de toi-même.

Tu arrives par la route étroite qui serpente entre les champs maigres. Le vent est déjà là. Il glisse sur la carrosserie, siffle contre les murets. Montfuron : le mont des vents. Tu ne t'arrêtes pas sur le nom. Tu entres dans le village comme on entre dans une phrase commencée avant soi. Quel âge ont les chiens sur la place ? Il y fait chaud, personne d'autre.

Tu marches dans les ruelles pavées. Les pierres sont disjointes, bombées par le temps. Certaines brillent, d'autres restent mates, poreuses, tièdes. Tu avances sans but précis. Tu observes les façades basses, les volets clos, les boîtes aux lettres cabossées. Ici une porte repeinte trop souvent. Là un numéro effacé. Une jardinière sèche. Une autre déborde de géraniums secs.

Tu notes mentalement : ruelle courte, ruelle montante, ruelle sans issue. Escalier de trois marches. Escalier de six. Mur appuyé contre un mur. Les angles ne sont jamais droits. Les maisons se tiennent comme si elles craignaient le vide.

Tu passes devant la mairie/école minuscule, devant l'église fermée. Une affiche se décolle lentement. Le vent la soulève, la repose. Elle annonce une fête terminée. Tu n'essaies pas d'imaginer les gens. Tu continues.

Au bout du village, le sol change. Le pavé devient caillou, le caillou devient poussière. Le chemin s'élargit, puis se rétrécit. Tu montes vers le Castella. Les ruines apparaissent sans effet d'annonce : quelques pierres dressées, un pan de mur, une ouverture sans porte, un

projecteur. Une table des vents — trente-deux — ; quelques noms :

La Ventouresco (vent du Mont Ventoux), Lou Gré ou Aguieloun (vent Aquilon, du nord-est), La Cisampo (bise glaciale du Nord), Lou Levant-Grégau (vent agréable de l'Est/Nord-Est), L'Auro-Rouso (vent roux), Lou Rousau (Mistral, Ouest/Nord-Ouest), La Biso (Tramontane/Mistral).

Il ne reste presque rien, tu fais semblant d'entrer tu marches sur les pierres mangées de lichens, les entre-pierres d'herbes sèches. Une marche au bout de nulle part. Tu fais le tour du promontoire. Le paysage s'ouvre d'un seul coup, sans prévenir.

Trois cent soixante degrés.

Les collines se répètent, se déploient, se superposent. Des champs géométriques. Des lignes électriques tendues en portées musicales. Au loin, les montagnes bleutées ne bougent pas. Le vent souffle plus fort ici. Il traverse ton corps sans préavis.

Tu regardes longtemps. Tu ne cherches pas de beauté. Tu constates. Le ciel clair. Une nappe de nuages stationnaires. L'ombre lente d'un rapace que tu ne vois pas.

Tu t'assieds sur une pierre. Elle est froide malgré le soleil. Tu penses à ceux qui ont tenu ici, guetté, surveillé, attendu. Tu ne les vois pas. Ils n'insistent pas.

Tu redescends.

Le chemin contourne la colline. Il longe des murets écroulés. Des amandiers, des clôtures rouillées qui ne

retiennent plus rien. Par endroits, une odeur de farine, ou peut-être l'inventes-tu ?

Le vieux moulin apparaîtrait plus bas.

Il est posé là, massif, ses pales au complet. La roue ne tourne plus... Une trémie vide ouvre sa bouche noire. Tu entres sans hésiter. À l'intérieur, la fraîcheur est immédiate. La poussière repose de tout. Une date qu'on ne cherche plus.

Tu observes les engrenages dormants. Le bois creusé par l'usage. Le silence a une épaisseur particulière. Tu te surprends à écouter, mais rien...

Tu ressors.

Le ciel a changé. La lumière descend déjà. Tu reprends le sentier vers le village. Tu ne comptes plus les pas. Tu ne nommes plus rien. Tu marches simplement.

Tu te dis que tu pourrais écrire ici. Ou ailleurs. Ou pas. Que ces lieux n'exigent rien. Ils sont là. Ils t'autorisent à passer. Ils ne demandent ni phrase juste ni révélation.

Tu traverses Montfuron une seconde fois. Les ruelles sont identiques. Les pierres n'ont pas bougé.

Tu t'éloignes.

Derrière toi, le mont des vents persiste. Il ne te suit pas. Il n'attend rien. Il reste. Tu quittes Montfuron sans te retourner. Le village se replie derrière toi comme une page qu'on n'a pas relue. La route descend puis s'allonge. Elle longe des falaises de pierres claires et d'ocres mêlés. Les strates apparaissent nettement, empilées, régulières, la montagne a dû être classée par couleurs : jaune pâle, rouille, sable, cendre. Les vents se heurtent aux parois, reviennent, repartent.

Tu marches au bord du vide. En contrebas, la vallée s'ouvre largement, cultivée par endroits, nue ailleurs. Les champs dessinent des figures que tu ne déchiffres pas. Des chemins s'interrompent sans raison visible. Tu avances sans hâte. Tu n'as rien à rattraper. Au bout de tes doigts, tu sens la lavande égrainée.

La falaise t'accompagne longtemps. Parfois elle se rapproche, parfois elle s'écarte. Tu roules sur les cailloux. Tu passes devant des cavités sombres, bergeries ou simples trous de roche. Tu ne t'arrêtes pas. Tu observes seulement la façon dont la lumière s'accroche, glisse, disparaît.

Sur les crêtes entre les vallées de la Durance et du Calavon Montjustin apparaît soudain, posé au bord du plateau, retenu par l'air. Le village semble regarder la vallée sans y descendre jamais. Tu montes la grand-rue. Les maisons sont serrées, hautes, presque défensives. Les volets ouverts mais personne ne se montre.

Tu traverses lentement.

Ici encore, des pierres. Des escaliers abrupts. Des talus de lierre. Des passages couverts. Une fontaine muette. Des pots vides alignés contre un mur. Une table de jardin abandonnée. Tu observes les orientations : vers Reillanne, sa Chapelle Saint Denis aux remparts médiévaux, la vue s'étire plus loin, plus douce, le paysage renonçant à toute rudesse.

Tu ne restes pas.

Tu descends vers le cimetière, en contrebas du village, à l'ombre. Le chemin se fait plus étroit, bordé d'herbes sèches.

La simplicité du cimetière, presque un effacement, malgré le grincement du portail.

Les tombes sont basses, plates, alignées sans hiérarchie. Pas de croix. Pas de Christ. Pas de vierge. Aucun signe religieux, des noms gravés parfois à demi mangés, quelques dates. Beaucoup d'espaces vides, des herbes folles. Tu t'arrêtes sous les cyprès et manges ton morceau de baguette au fromage de chèvre.

Tu remarques aussitôt la séparation.

Plus loin, derrière un muret, l'autre partie du cimetière commence. Là, les croix se multiplient. Blanches, grises, penchées. Ici, rien. Comme si deux façons de disparaître se faisaient face sans se parler.

Tu marches entre les pierres tombales. Tu ne cherches pas. Tu tombes pourtant sur elle.

Celle d'Henri Cartier-Bresson. Elle est simple. Une dalle, des graviers, un nom, une date. Un olivier pousse dessus de son tronc mince et tordu. Les feuilles s'agitent. Tu penses qu'il aurait vécu ici, ou pas loin. Tu ne sais pas si c'est vrai. Tu ne vérifies pas.

À côté, la tombe de sa seconde épouse Martine Franck.

Deux pierres. Le même sol. Le même arbre pour ombre.

Tu observes l'olivier. Tu penses à la patience, la lenteur de sa croissance. À sa mémoire végétale. Tu te dis que photographe, peut-être, c'est tenter la même chose : retenir sans posséder, cadrer sans enfermer.

Tu ne t'attardes pas.

Autour, les autres tombes n'indiquent rien de plus. Aucun symbole. Aucune promesse. Seulement la présence obstinée des noms, et même pas...

Tu repars sans geste particulier. Tu ne prends pas de photo. Tu ne touches pas la pierre. Tu remontes le sentier.

Derrière toi, le cimetière reste ouvert, calme, forcément indifférent.

Tu marches encore.

La vallée s'étend. Les falaises ocre pâlissent. Le jour décline sans emphase.

Tu continues.

Elle marche dans sa ville, elle marche et marchera toujours, c'est sa bouée de sauvetage quand elle se sent mal, quand elle a le blues. Elle a traversé son quartier tant et tant de fois depuis l'enfance, montées, descentes, déambulations ou course après le temps, pieds nus l'été sur le goudron fondu sous la chaleur du soleil, en bottes fourrées arpentant la neige blanche, propre, poudreuse, neuve.

Elle arpente les rues qui se croisent, bordées d'immeubles anciens aux portes ouvragées ajourées, savoure dans les parcs les odeurs douces de tilleuls, les couleurs éclatantes des arbustes marquant les saisons qui passent, retrouve le jardin suisse qu'elle a longé pendant des années en partant à l'école, en tram, pressée, en courant après l'horaire ou à pied, nonchalante, sans hâte, cherchant des yeux l'arbre sentinelle planté devant l'arrêt du tramway, un magnolia magnifique, épanoui, aux branches souples, au feuillage vert brillant, aux fleurs en tulipes mauves au printemps.

Elle les aime, les jardins de la ville, les parcs à la française, soignés, arbres en pyramide, haies au cordon, qui accompagnent les palais, les jardins plus aérés où les buissons s'étalent, où le gazon devient herbe, où les fleurs rayonnent, tulipes et jacinthes, lis et dahlias, et puis le jardin de roses devant le Burgtheater, des roses écloses sous le soleil du mois de mai, de toutes les couleurs, de tous les parfums, elle aime marcher quand la symphonie des senteurs et des couleurs éclate, elle

aime marcher dans l'ombre des marronniers, sur l'allée du Ring qui ceinture la cité, elle aime apprendre le temps et les couleurs, les pesanteurs d'orage et les odeurs après la pluie, les poussières et les nuages.

Elle traverse des places immenses, elle passe sous des arcs de triomphe, dans des passages couverts, devant des églises, elle entend la musique, les orgues, les trompettes de joie, elle contourne des fontaines de pierre aux statues d'ondins qui crachent les filets d'eau, elle monte les escaliers vers le musée de l'Albertina pour visiter ses célèbres expositions, elle s'engage dans des ruelles sombres où nichent des cafés accueillants, odeurs de cappuccino et de pâtisseries, havres de paix, repos de l'âme, elle fait une halte, gourmande de chaleur humaine, se pose sur un canapé rouge, respire et savoure, mais toujours seule, chaque table est un îlot qui se suffit à lui-même, il aurait fallu qu'elle emmène des amis, mais elle traîne seule en attendant le soir, alors elle repart, repère l'opéra, la statue de Goethe, de Grillparzer, d'Élisabeth d'Autriche qui lui tiennent compagnie en silence, il n'y a que le tram qui couine, les bus qui embraient, les autos qui klaxonnent même si c'est interdit.

Elle repart vers la place de la cathédrale en effervescence, surpeuplée, embarrassée de touristes agités émerveillés compressés en groupes compacts, elle se hâte de descendre la rue de la Tour Rouge vers le Canal pour trouver un coin tranquille. Un pont, deux ponts, trois ponts, une caserne en briques rouges, des cyclistes, et aussi des stations de tram, des rails, des réseaux de rails qui se croisent, elle dépasse la longue file de clients devant le marchand de glace, grimpe à nouveau des escaliers serrés et se réfugie dans la sobriété de la petite

église romane où elle trouve le silence et un peu de sérénité...

tu regardes dans un cadre au travers d'un cadre
bordé le plus souvent de noir
parfois un peu brouillé
inscrit légèrement de biais
dans un rectangle plus grand
lui-même inscrit dans un autre rectangle
tu oublies le rectangle tu oublies le cadre
tu vois les murets les treillages les haies se précipiter
vers toi
tu vois les rues les hangars les immeubles les usines les
entrepôts
les maisons serrées les unes contre les autres
leur rez-de-chaussée protégé par un auvent couvert de
tuiles
des tuiles brunes ou grises ou vertes comme celles des
toits
tu aperçois penché au-dessus d'une clôture
un arbuste taillé en nuages
il a déjà disparu
tu vois de grands panneaux publicitaires
sur le flanc d'immeubles de béton gris
tu peux lire les mots mais tu ne les comprends pas
maintenant tu roules dans une plaine ou est-ce une
vallée
au loin des montagnes grises et bleues
plaine verte d'un vert si vif et si acide qu'il te pique les
yeux
vert des herbes folles et des herbes sages cultivées en

grands rectangles
entre les nappes d'eau gris bleu étalées mises à sécher
sur la vallée si verte
ton regard glisse sur des plates-formes
de béton lisse gris blanc
sur des quais bordés d'une large bande jaune
plantés de piliers blancs qui supportent un toit
métallique
tu distingues des panneaux bleus et des pictogrammes
blancs
mais tu ne peux pas les lire
tu entends un signal sonore
deux notes aiguës deux fois répétées
un silence un grésillement
le bruit assourdi qui te berce se fait plus fort
tu entends les claquements sourds et réguliers
qui reprennent hypnotiques
qui te bercent
parfois un claquement plus fort brise le rythme
ton fauteuil devrait bouger pourtant il ne vibre pas
mais qu'importe tu l'imagines
et tu te laisses embarquer
tu es dans la cabine du conducteur.
tu vois les rails avalés devant toi
des touffes d'herbes rousses et sèches
des meules dans des champs pelés
des vergers d'arbres tordus et dénudés
les feux clignotants rouges
des passages à niveaux
de la neige en plaques
sur les talus d'herbe brune

panneaux orange plantés près de la voie
tu passes sous des arches de dentelle
métallique dessinées à la règle
au loin les montagnes dentelées grises et bleues et
violette
masses sombres au-dessus de la voie étroite à flanc de
montagne
tu vois les flocons minuscules qui volètent dans l'air
la machine qui mouline souffle expire et repart
et toujours tu entends le claquement assourdi et
lancinant
le gémissement des essuie-glace
la voie maintenant disparaît sous la neige
seuls les rails en émergent
deux traits noirs parallèles qui filent là-bas
vers le mur noir et gris des montagnes
dans un couloir de plus en plus étroit
tu entends la sirène du train qui amorce un virage
tu entends des bribes de paroles
les pleurs étouffés d'un bébé
une voix féminine enregistrée remercie poliment les
voyageurs
tu ne comprends pas le reste mais que t'importe
tu entends le grincement des freins
le béton des quais te semble de plus en plus sombre
des plaques de neige s'accrochent à leur bord
tu aperçois les silhouettes emmitouflées des voyageurs
sur le quai
ils ont des valises à roulettes des valises blanches noires
roses
des sacs en plastique des sacs à dos des sacs à main des

sacs de sport longs et noirs
des paniers des doudounes des bonnets des écharpes
tu vois la caméra de surveillance et le miroir convexe
accroché à un poteau orange au bout de la plate-forme
des panneaux carrés blanc ou jaune cernés de rouge
marqués des chiffres 1 ou 2 ou 3 ou 4
accrochés aux piliers aux grillages à la sortie de la gare
tu entends le signal sonore
le moteur ronronne aspire l'air
le train repart il se lance
il grimpe lentement
vers la montagne
il longe son flanc
tu es au-dessus des toits des maisons
au-dessus des arbres plantés devant les maisons
la route grise serpente sous la voie
tu entrevois des panneaux routiers bleus
des caractères blancs que tu n'as pas le temps de lire
en bas la rivière coule vert menthe glaciale
tu la laisses
tu pars vers le pays de neige
les montagnes sont noires grises et blanches
comme si elles sortaient d'un négatif
tu passes sous des ponts des passerelles
des galeries ajourées de métal vert
des stalactites de glace pendent à leurs voûtes
des tunnels à la gueule noire ouverte dans la montagne
l'éclairage de la voiture te permet de voir
devant toi dans la vitre les sièges
un passager qui s'est levé semble marcher devant toi
dans le tunnel

il marche comme collé à la paroi du tunnel
le train ne le rattrape pas
au fil de ton voyage
des noms s'inscrivent dans le cadre que tu regardes
tu les notes
tu te les répètes à mi-voix
musique des noms de lieux
hypnotique
comme la musique du train
Sakai Kami-Sakai Kami-Kunwanagawa Kunwanagawa
Nishi-Otaki Shinano-Shiratori Hirataki Yokokura
les noms chantent dans ta tête
tu es dans un tunnel et tu ne distingues rien que le noir.
tu te souviens que Borges s'est retrouvé aveugle en
sortant d'un tunnel
tu ne sais si tu sortiras du tunnel
après un virage tu aperçois un minuscule disque blanc
à peine plus grand qu'une pièce de monnaie.
non pas un disque un trou de la forme d'un trou de
serrure
tu fonces vers cette trouée
tu sais que tu t'endors peut-être que tu rêves
tu appuies sur le bouton de la commande
ça s'éteint le voyage est suspendu
il n'en reste qu'un rectangle noir devant la grande baie
vitrée.

Tu ne regardes pas. Assise tu dodelines sans savoir. De la tête du corps tu soubresautes assemblée à rien tenue à rien accrochée à rien — suspendue dans le matin suspendue dans le jour — peut-être la nuit peut-être à peine des bouts de pensée, (un brouillard de choses à faire, ne pas oublier, est-ce que j'ai bien ... ?) Tu reposes ta fatigue sur le strapontin bleu rabattable ; tu ne sais pas si tu as chaud ou si tu as froid — tu as absorbé renvoyé le bercement monotone du trajet — tu as pris ses chocs ses heurts ses bruits ses éclats de lumière jaune ses anneaux blancs — tout ressassé — tu as pris ses accélérations ses coups de frein — tu as pris ses courbes d'épaule dans les virages tu as pris ses coups de gueule quand ça croise tu as pris l'oubli du trajet infiniment étiré. Le trajet t'est rentré dans les oreilles dans les yeux dans la tête dans la peau — t'es rentré dedans depuis des années deux fois par jour à l'endroit à l'envers — parfois matin pâle parfois nuit ne sais plus dans l'élan long du sillage métallique — avant de t'enfoncer sous terre tu es passée sous l'arceau de fer forgé vert lumineux gothique, tu as descendu les escaliers — tes jambes ont pris les saccades de l'escalier — tes jambes ont pris les secousses de l'escalier — tu as rejoint — (t'es glissée sans l'attention aucune, t'es submergée as coulé toute simple tout raide dans le limon des embarqués de l'escalier) — tu as pris le coude à coude — tu as pris la pose figée de l'attente sur le quai (t'es tenue droite sous la publicité du ciné — l'affiche de l'opéra — le paysage du soleil ou de la mer à voyager — tu as patienté à côté du siège

baquet orange — tu as posé debout à côté de la poubelle et son boyau de déchets — à côté du distributeur de bouteilles plastiques bleues vertes transparentes — à côté au milieu des autres comme toi — devant le matelas de carton pour le corps allongé sous le drap de papier tu as... passé attendu dormi à moitié tu as...) ... laissé descendre pousser forcer hissé écrasé le corps entre les corps compressés — tu as débuté — assise debout enserrée ballotée emmaillotée de remous, de plaque de station en plaque de station, Abbessse — Pigalle — Saint George — de ciel de carreaux blancs en ciel de carreaux blancs — de chuintement sur les rails en tremblements sur le strapontin — debout la main greffée à l'arbre des mains sur le pôle danse chromé — pressée contre la froide vitre de la porte — Saint Lazare — ça te fait des vibrations des tremblements que tu ne ressens pas n'entends pas — te voilà mécanique de la mécanique ça te ... — quand tu as débuté le trajet continué le trajet effacé le trajet interminable inachevé recommencé ... Concorde — une pièce s'il vous plaît — tu ne regardes pas tu baisses la tête rencognée dans l'odeur de gris tu l'appelles odeur de gris — la poussière des rames souterraines odeur de gris t'es rentrée dans les narines — odeur de gris te roule le cerveau comme le tabac entre les doigts bruns de papier — tu ne vois pas l'homme ni sa valise à roulette — la fille aux écouteurs fourrure blanche — la main qui tient le livre — le mouchoir en papier — le manteau épais — l'écharpe rouge — Sèvre-Babylone — les yeux vieux — les gants de cuir — les doigts de laine — les bottes noires — le bas filé — les mains jointes posées sur les genoux — le journal déplié sur la banquette — les mains tavelées posées sur les

cuisses — la jupe très courte — le pantalon de velours — la sacoche d'ordinateur — Pasteur — les doigts sur le clavier du téléphone ... C'est pas pour boire ou juste un ticket pour manger si vous avez. Tu ne remarques pas celui qui te regarde. Il t' imagine une vie qui s'emporte avec toi. Tu t'es levée. Vaugirard.

Tu traînes. Tu imagines un algorithme définissant les rues, les quartiers, les immeubles, les mettant en réseau, les séparant les uns des autres : les quartiers connectés, les quartiers fracturés, les rues-monde, les rues-intermodales, les rues-compost, les façades intelligentes, les façades béates, les façades dépierrées, les fenêtres recyclées.

Tu longes les petits kiosques à recharger son portable en pédalant, des trottinettes te dépassent en sifflant. Tu t'assieds sur les blocs de béton sans dossier disposés erratiquement sur les trottoirs. Des mères assises dos à dos s'envoient, attendries, des photos de leurs enfants qu'elles bercent de l'autre main, dans un landau. Avec la pointe de ta chaussure, tu envoies balader un papier gras, l'emballage d'un kباب.

Tu découvres des rues où nul câble ne passe, où nul numéro ne figure, d'où les plaques aussi ont été retirées, laissant des béances hideuses, où le seul point de vente est un écran tactile devant lequel de rares silhouettes exécutent des gestes automatiques avant de s'en repartir, les mains dans les poches.

Tu découvres les zones où les échoppes sont concentrées, leurs filaments de lumière qui abolissent la nuit, leurs enseignes répétitives et colorées, leurs devantures prêtes à craquer, tu te vois offrir à chaque pas de porte un présent qui ne t'émeut guère, que tu ajoutes à ceux qui s'empilent déjà dans le havresac dont tu découvres la propriété qu'il a à gonfler comme une

baudruche, à l'infini, autant que croîtra la profusion des marchandises exposées, des échantillons donnés.

Tu passes devant un magasin de prêt-à-porter, une banque, une compagnie d'assurance, un magasin de prêt-à-porter, un comptoir de restauration rapide, une banque, une compagnie d'assurance, une compagnie d'assurance, un magasin de prêt-à-porter, un comptoir de restauration rapide, un magasin de produits de beauté, un magasin de prêt-à-porter, un magasin de prêt-à-porter.

Dans la salle de sport, tu regardes des rameurs en nage, des coureurs en leggings moulants, des corps en maillots serrés qui montent des escaliers, des cyclistes, des haltérophiles. Les câbles des appareils t'évoquent de très anciennes usines, des systèmes compliqués de poulies, des ponts suspendus.

Tu marches encore, au hasard, tu te perds, tu tournes en rond, tu traverses avec prudence le quartier qui pique, tu contournes le quartier qui lèche, tu te fais bousculer par la foule de la rue qui montre, tu te fais emporter par le mouvement du boulevard qui dérape, tu te fais coincer dans la queue du quartier obligé, tu dois choisir la façade d'où tu enlèveras une pierre, tu dois choisir, envie ou pas, tu choisis une moulure qui ressemble à une moustache, tu la mets dans ton sac.

Tu déambules. Il bruine. Tu as laissé ton parapluie dans la chambre d'hôtel que tu occupes, une sous-pente dans la rue du Chemin-Vert. Il n'y avait personne à la réception lorsque tu es sorti. Tu as déposé la clé sur le comptoir. Tu as remonté la rue et lorsque tu es parvenu à son terme, au croisement avec l'avenue de la République et le boulevard de Ménilmontant, tu as traversé pour atteindre la place Auguste Métivier. Tu es passé devant la bouche du métro Père-Lachaise. Tu as marqué un court arrêt devant le kiosque, le temps de balayer les titres des journaux. Tu n'as rien acheté. Rien, en ce moment, ne te laisse plus indifférent que les unes colorées des magazines et le cours des événements. C'est comme si tu vivais entre parenthèses. Tu as tourné le dos aux passants qui venaient vers toi sans te voir, laissé derrière toi le cimetière et tu as marché, mains aux poches, en direction de Belleville, comme quelqu'un qui ne se préoccupe pas de savoir où il va.

Tu as choisi cet itinéraire machinalement. C'est celui que tu as l'habitude d'emprunter lorsque tu rends visite à tes amis dont les bureaux sont dans le quartier. En général, vous déjeunez dans un bistrot du coin. Ce n'est pas ce qui manque ici. Le plat du jour, un verre de vin (ou pas, cela dépend de l'humeur ou simplement de l'envie) et vous partagez toujours un moment sympathique, quelle que soit la couleur du ciel ce jour-là. Tu as donc choisi cet itinéraire mais tu aurais pu aussi bien, sortant de l'hôtel, filer tout de suite à droite, par la rue Saint-Maur, en

direction du square de La Roquette. Tu aurais poussé la grille du parc en te glissant entre les deux piliers du mur d'enceinte de l'ancienne prison pour enfants. Tu aurais marché nonchalamment dans les allées, croisé tour à tour du regard les jardinières qui retournent la terre d'une platebande, les deux vieillards assis sur un banc qui devisent, un livre dont tu ne peux lire le titre ouvert sur leurs genoux, la jeune maman poussant un landau qui chantonne une berceuse pour endormir son enfant, le sportif s'entraînant en solitaire sous un panneau du terrain de basket et qui rate panier sur panier mais persiste dans son effort, le chien tirant sur la laisse de sa maîtresse qui peine à freiner son élan, les reflets d'un soleil timide sur les eaux croupies du bassin central. Tu aurais ensuite remonté la rue de la Roquette en direction du boulevard de Ménilmontant et, en longeant le cimetière du Père-Lachaise, tu aurais fini par atteindre le kiosque à journaux de la place Auguste Métivier où aucun titre de journal n'aurait attiré ton attention.

Et tu es là, dans la situation de quelqu'un qui, comme dit plus haut, ne se préoccupe pas de savoir où il va. Tu traînes. Tu comptes tes pas. Tu dessines des cercles sur le trottoir. Tu sautilles. Tu imagines des enfants jouant à la marelle en sortant de l'école. Toi, tu joues à attendre quelqu'un qui ne viendra pas. Tu imagines ce quelqu'un plutôt âgé, le dos voûté. Tu l'imagines s'aidant d'une canne pour rester droit. Quand il s'approche de toi, tu l'imagines souriant. Son visage ne t'est pas inconnu. Tu es intrigué. Tu ne sais pas exactement qui il est, tu es incapable de le nommer, mais tu as déjà vu ce quelqu'un quelque part. Tu te dis qu'il pourrait trouver sa place dans ton histoire. Tu imagines mais tu imagines trop. Tu

te crois dans le texte que tu voudrais écrire mais tu dois te rendre à l'évidence. La réalité est que tu es immobile sur la contre-allée d'une avenue bruineuse du vingtième arrondissement de Paris, face à un vieil homme qui tend sa main vers toi et te demande une pièce que tu n'as pas. Cette scène te prend au dépourvu. Ce n'est pas ce que tu avais imaginé. Le fil de ton histoire se perd dans la foule. Vous êtes avalés par la bouche du métro Couronnes. Tu disparais et rien, dans ton histoire, ne dit ce qui va advenir maintenant.

Tu traînes les pieds ne traîne pas les pieds traîne dans ta tête comme une antienne mais tu traînes les pieds quand même tu traînes les pieds dans le couloir de l'appartement tu traînes les pieds dans l'allée de l'immeuble tu traînes les pieds dans le couloir du métro tu traînes les pieds sur la quai de la gare tu traînes une valise mais de valise tu n'as point alors tu traînes une charrette à bras comme il y en avait autrefois dans les campagnes une charrette à bras en bois avec deux grosses roues de chaque côté et une sorte de manche métallique pour la tirer ou la pousser. Tu tires la charrette dans un chemin creux et c'est là que tu marches après la pluie dans le chemin cabossé tes pieds cabossés qui paradoxalement se lèvent haut pour avancer avaler les mottes de terre les mottes encore plus hautes d'herbe par touffes ton pied roule sur une pierre apeurant le chien qui marche devant toi. Tu traînes pas tant que ça tu marches d'un bon pas derrière le chien qui te mène plus sûrement qu'un projet d'écriture. Tu traînes sur ce coup-là tu traînes dans la plaine quand le soleil veut bien briller quand la neige traîne blanche dans le grand pré quand les perdrix traînent dans la pépinière quand le ciel traîne bleu dans les flaques éclaircies tu traînes. Au loin la bulle géante d'un méthaniseur a gonflé son dôme dans la nuit. Dans la nuit tu t'es dégonflée.

Tu rentreras chez toi, tu te réécouteras, transcriras ces mots 1 à 1. Ce sera déjà ça.

00:15:57 sur ton H1n Handy Recorder, page 21/22, mark 1.

Tu fermes ta porte d'entrée, fais 15 pas, tu arrives à l'ascenseur, appuies sur le bouton, tu attends,

... la porte se ferme, dans le reflet du miroir toi et la lumière crue, l'ascenseur atterrit au rez-de-chaussée (sensation pas très claire), la porte s'ouvre — tu arrives dans le hall de l'immeuble, tu fais 32 pas jusqu'à la première porte de sortie, puis 4 avant la seconde... Tu as oublié d'appuyer sur le bouton qui ouvre automatiquement le portail, tu fais marche alors arrière, mais cette fois tu ne comptes pas tes pas...

Te voilà sur le trottoir de la rue des Orteaux, tu la longes : 1 laboratoire de dentisterie, vitrines opaques, rayées, sales, barbouillées ; derrière, ombres d'ordinateurs et d'humains ; tu traverses le passage-piéton rue des Vignoles, phares de voitures allumées.

Il fait gris et froid à Paris. On est un milieu d'après-midi d'une fin de mois de janvier. En face, juste au coin, le brocanteur vient de savonner son trottoir,

Tu parles dans ton *H1n Handy Recorder*. Mots improvisés, dits par ta voix essoufflée, au rythme de tes pas indifférents, trainant dans quelques recoins cachés d'une ruelle, d'une impasse, ou d'une rue encombrée du 20^{ième}. Lenteur de tes chuchotements, au micro les

hasards de soubresauts et d'impromptus de la ville. Ta bande son saturée d'images, d'odeurs, d'affects de quidam invisibles.

... 1 parka noire épaisse, courbée, appuyée de sa main gauche sur 1 canne, 1 chapeau blanc et élégant sur la tête, et les doigts de la main droite vrillés autour de l'anse d'1 petit sac en tissu à carreaux écossais, la parka reste plantée là devant la vitrine — tu la dépasses, un instant te retournes, mais ne t'attardes pas car elle pourrait être gênée d'être ainsi à vue ; une boutique de fleurs devant le collège, des gestes, sauts, cris sous capuches d'1 bande de blousons ; à peine plus loin assis sur 1 barrière en bord de rue, 2 pantalons gris, le faux naturel d'une bouche qui aspire la fumée d'1 cigarette, 1 autre bouche, admirative et envieuse ; encore un peu plus loin, à même la rue, 1 cycliste debout sur ses pédales,

Tu t'accroches à ta voix, tu te dis ce qu'elle voit, ce qu'elle entend et perçoit. Tu as décidé d'attendre la rencontre, même si tu n'as pas grande idée de ce que tu attends — tu marches, tu frôles, tu longes les murs râpeux et pelés de la ville,

... mains féminines de 45 ans, pleine d'égard, à l'arrêt sur le trottoir, dénouent 1 scoubidou ; en face, 1 foulard frigorifié attend devant 1 immeuble — 1 gant appuie sur les boutons d'1 digicode, à sa droite porte de parking, et au-dessus, sur un balcon, 1 père Noël affaibli et des boules de sapin oubliées — tu avances — 1 voix au téléphone derrière 1 poussette — tu marches — des murs tout du long, affiches arrachées, bribes de phrases en loque : *La gauche unie pour Paris ... cils clairs... ment ;* vélos encore, avec ou sans sièges enfants, avec ou sans

enfants, passent rue Franz Fanon ; au centre de la chaussée, ilot de terre fraîchement retournée,

... longue vitrine de pharmacie fermée depuis longtemps ; cous de pigeons roucoulant sur le trottoir ; sens interdit ; la très longue vitrine de la pharmacie rayée de colère ; 2 voix au lointain se rejoignent ; 1 chaise roulante traverse au passage clouté ; 1 jet de bouteilles en verre dans 1 container ; la trentaine masculine, 1 casque sur la tête se promène,

... à l'arrêt, quelqu'1 met du stick sur ses lèvres — tu avances — rubalise devant 1 immeuble en travaux, 1 crissement métallique de scie sauteuse au 2^{ieme} étage — percute ton oreille, roulement de tubes ferreux qui suit, doux en contraste ; 1 large manteau triangulaire attend que son chien très poilu, fourrure beige clair, ait fait ses besoins, 1 voiture immatriculée EG 559 CR — 69 sort d'1 parking, le manteau triangulaire sursaute, repart à pas menus : *allez chausson on y va...* ; 1 poussette traverse, ses courses sens dessous, dessous — tu te retournes — disparues le manteau triangulaire aux pas menus ainsi que Chausson le chien très poilu,

Tu te demandes où te guident tes pas — tu avances sur leurs traces en quête de, tu t'accroches à ces instantanés urbains, fébrile tu enregistres cette ode en attente, recueille ce récitatif aveugle et les houles anonymes de ces mots tout troués,

... feu rouge ; ventre enceint devant 1 banque, fouille dans son sac, cherche peut-être sa carte bancaire, non, se saisit d'1 gourde, et boit au goulot ; 1 lunettier au carrefour de la rue des Orteaux et de la rue de Bagnolet, et en face, la librairie du *Merle Moqueur* ; à gauche 1

pizzéria, sandwichs burger ; au 53, le café *Margot d'or*, et sur l'autre versant, le labo de radiologie médicale ; macadam, ramdam d'une valise à roulettes — tu lui passes devant — 1 taxi, des piles de caisses vides sur 1 chariot sortent d'1 pharmacie, traversent en biais l'avenue, rejoignent une camionnette *CERP*, la *sante chaque jour* ; 1 moto vrombit,

Tu te demandes : cette logorrhée en balade, cet égrenage presque incantatoire que tu transcris, pourquoi ? A quoi joues-tu avec ce récit métis ? Quelle issue à ces brèves de trottoirs volées à la capitale ? A vouloir immobiliser tes larcins sur une page, ne les condamnes-tu pas à sombrer dans la stérilité ?

... rue Monté Cristo, cabas dans l'épicerie *bagnolet primeurs*, des crêpes flambent ; à l'entrée d'1 impasse sur ta gauche, inscrites dans le mouvement, 1 maman louve avec son bébé — hurlements dessinés sur 1 mur moisi qui s'effrite, morsures en plâtre ; au 35 bis, canalisations devant une porte vert olive — Charles Tellier De Roncheville, architecte — 1 tronc et à sa cime 1 projecteur sur 1 plateforme végétalisée, en bas, des poubelles, l'1 recouverte de cageots plastiques, l'autre de bouteilles en verre 25 cl de *Coca-cola* ; sur le profil d'un autre mur à quelques mètres de là, graffitis encore : *sauterelle arc en ciel*, *Wild Wonder Women*, *fleurs et femmes nues*, *Cie des Salines de Sardaigne*. Deux petits yeux en plastique collés. 1 très court extrait d'1 conversation téléphonique : *Voilà écoute heu...*

00:14:55 sur ton H1n Handy Recorder, page 21/22, mark 2.

Au sol dans un coin, tas de grosses pierres et 1 anneau en acier. En tendant à peine la main, 1 portail — tu entres — boule frêle assise sur le rebord d'un trottoir derrière l'écran d'1 portable ; de gros pavés sur le sol de cette impasse — tu marches prudemment — au fond, des quelqu'un·e·s festoient autour d'1 table — ton appareil enregistreur contre ta bouche, tu n'oseras pas aller jusqu'à eux ; 1 BMW immatriculée FG673ZA-74 garée devant une maisonnette, collection de boîtes aux lettres posées sur 1 vieille colonne tarabiscotée à ses deux extrémités : *Irina P, studio Riberolle, Art et impressions, Loft and love Maurice. R. Stir, SAS Deux choses lune, Studio Hip Hop, Serrurier, Espace danse, Ferrera D. S S et C. P., Le bateau Safrane, Gentle, Jungle studio ...* ; graffiti flamboyant, cheveux et lèvres rouges tenant 1 large sac rouge, 1 hibou observe ; fumée qui s'évacue ; autre graffiti de lèvres pulpeuses, et joues en forme de cœur — tu avances,

Cet élan, très, trop, sérieux vers cette démarche en chaussures, à l'écoute de figures anonymes... Tu crains ta naïveté. Tu te moques de toi : avec ce sous texte, imagines-tu vraiment pouvoir assener un coup de poing à l'aridité de ton écriture ? Tu te rassures, un peu : au moins ces quelques peaux de mots improductifs, ne contraindront-ils personne à la visibilité.

... *Les murs ont des oreilles.* En face d'un bâtiment flambant rénové, des papiers froissés, feuilles d'hiver en décomposition, la pochette vide d'un paquet de mouchoirs, entremêlement de gants en cellulose, 1 barquette plastique de — feux gâteaux secs, 1 masque, le tout arrosé de vieilles pluies ; rangées de poubelles encore, certaines pleines, petit balai et pelle à côté ; au

fond de la ruelle, au milieu du passage, 1 miroir sur pied, 1 pneu, 1 sachet de chips vide — tu continues de marcher, tu longes d'autres murs dessinés — personnages monstrueux avec cous à rallonge derrière lesquels se cache un nez rouge ; au fond de l'impasse des rires et dans le reflet du miroir, 1 petit oiseau — tu t'approches encore un peu — d'autres personnages dessinés aux triples ou quadruples paires d'yeux, et, 1 grosse paire de lunettes signé *MGLO* — là, tu fais demi-tour, redescends l'impasse — 1 voiture recule, le portail que tu as traversé en arrivant est maintenant grand ouvert ; rigoles d'eau stagnantes entre les pavés ; 2 autres motos garées : 1 Yamaha FA 472 73XW, 1 Onda B500 FR 197PB77 ; 1 panneau stationnement gênant — tu marches, marches avec ton micro au bord des lèvres — quelqu'un te croise ; fil électrique coupé ; quelques plantes au repos, de celles qu'on trouve dans les cimetières, un peu de romarin — écriteau *concierge* sur la petite porte à droite du portail — tu tournes à droite, 00:22:06 sur ton H1n Handy Recorder. Mark 1 de la plage 21/22

... comme pour palper sa respiration, tu touches les interstices en mortier d'un muret ; dans un coin d'immeuble, une tente posée sur un amas de planches en déséquilibre, et à l'abri dans une entrée condamnée, un fauteuil, ou plutôt un pouf, ce n'est pas tout, contre 1 mur pourri, 1 petite étagère plastique à 3 niveaux : grand sac dans le premier tiroir du bas, dans le second, sac de couchage enroulé dans sa housse, dans le dernier, nourriture (une pomme rouge au moins) ; en face sur 1 place de parking, devant 1 atelier artisanal éclairé de toutes parts, 1 rutilante *Volkswagen Airline* immatriculée

EN874HF93 ; *Cité Aubry* 35 ateliers : *polissage sur métaux, montures en bronze, restauration de meubles, vernissage au tampon...*, 3 étages : au premier, *Retro style, atelier Leonardi, Atelier Metal Précision*, au second : *Ombre Portée, Aubry, Pigment rouge, Studio Lula*, au dernier, *Création Bronze, décoration, Le trusquin filant, F. Lunardi, F. Lunardi, F. Lunardi...* ; des poteaux peints tout le long de cette voie du 20^{ième}, sans doute un guidage possible pour qui, aveugle, se déplace par ici ;

... cheveux d'herbe verte qui surgissent des pavés, sensation de végétal combatif, désirant ; portes de garage rouillées ; au 11, interphone, sur un bout de feuille collée au scotch, on prévient à l'encre délavée : *L'interphone ne fonctionne pas* ; voiture garée : *bébé à bord* — tu fais quelques pas encore — jardin partagé, collectif *Le Revers, Ici on jardine*. Liste des jardins du 20^{ième} : *Jardin Fréhel, Le jardin du Bas Belleville, le Jardingue de Belleville, le Jardin Luquet, Le village Jourdain, Soleil Blaise, Les ombres potagères, L'Îlot Léon, Le soulier des Fougères, le Jardin des Tourelles, le Jardin des soupirs, le Jardin des boulistes de Ménilmontant, le Jardin suspendu,*

... la ruelle fait un arc de cercle et rejoint la rue de Bagnolet ; cris de mouettes satisfaites du marché de la place de la Réunion ; à nouveau 1 mur de pierres et des graffitis, à nouveau des maisonnettes derrière des portails avec devant des poubelles ; au coin, la peinture d'un oiseau au long bec, le café *Piston Pelican* — tu continues ton chemin qui n'en est pas 1 — *Top Griff, Nous anti gaspi, Poulet Crousty* ; voitures en pagaille — tu vas, tu vas, tu passes devant 1 camionnette garée, fenêtres fermées, tu entends le haut-parleur d'1 téléphone qui parle très en colère... *pas à elle, c'est à moi, et pas aux gens*

de l'extérieur... ; l'avenue monte, grand Intermarché, 1 moto — de quel côté de la rue te trouves-tu, tu ne sais plus — coiffeur, barbier, épicière de produits orientaux — tu as froid aux mains, tu t'arrêtes pour mettre tes gants, Tu cherches une chose que tu ne connais pas, une chose à deviner, qui pourrait à tout moment bifurquer — attention, tu t'égares tellement vite et si souvent — peut-être une trame à tisser en te glissant dans quelques failles d'entre-mots ?

Suite de la plage 21/22 — 00 :09 :19 — Mark 3 sur ton H1n Handy Recorder.

... devant la laverie *Smile* libre-service ouvert de 7H à 23h, une capuche de sweet assise dos à la vitrine, attend, sans bouger, riviée à 1 portable, pendant que son linge tourne, se lave ou sèche en machine : 16kg = 8€50, 9 minutes de séchoir = 1€, bassines en plastique vides à disposition, au centre une table formica blanc, sale, dans un coin, une poubelle ; écriteau : *Attendre l'arrêt complet des machines avant d'ouvrir la porte ou le couvercle, en cas d'incident appeler le 07 87 67 21* ; dans la ruelle qui grimpe à gauche, gros plot en béton pour empêcher les voitures d'y pénétrer ; souffle de la laverie qui surgit par l'arrière, chaleur sur ton visage et effluves de lessive, calme retrouvé ; au loin, lettres en grand : *Lycée professionnel Charles De Gaulle* ; des sandales et chaussettes courent vers toi, te dépassent essoufflées,

...petits immeubles et maisonnettes, volets en bois, ouverts, barreaudages en acier (ou grilles de défense) aux fenêtres des rez-de-chaussée, certaines galbées — tu es émue, tu ne sais pas bien pourquoi, tu l'es tout autant en marchant sur cette plaque d'égout ronde et sur cette

inscription : *Sambre et Meuse EN124, Acier moulé* — tu te dis : tiens !? La vision d'1 réseau sous terrain de plusieurs centaines de kilomètres, une fuite possible au milieu de l'urbanité, on ne sait jamais ? Des lève- tampons, pour assurer une vérification journalière de ces *regards de chaussées* par les égoutiers de la ville, ils soulèvent 1 plaque (50 à 80 kg) en même temps que l'autre à 50 mètres de là, évacuent ainsi par l'entrée et la sortie en même temps d'éventuels gaz toxiques, puis descendent à 2 pour inspecter l'espace — touchée également par ces gouttières et pierres aux couleurs palimpsestes, par ces couches superposées d'enduits ciment, touchée encore par ces fissures dans les murs extérieurs et par ces vieilles targettes qui ne coulisent plus : 1 fragile vivant, des fêlures en bord d'oubli,

Cette quête de kairos, cette promenade ? Pour qu'en ce labyrinthe sans fil d'Arianne, tu t'approches des flammeroles éperdues de ta libido d'écriture, et protèges ton désir qui à chaque instant manque de se faire écraser ?

... 7 rue Lignier, plusieurs fonds de bouteilles en plastique crochetés, là où ça peut, pour y faire pousser des plantes ; sur 1 poteau en bois, 1 annonce : *Donne cours de piano* — petits rectangles blanc en corolle avec inscrit dessus ce numéro de téléphone : 06 12 12 33... Dentelle papier que jusqu'ici, personne n'a entendue...

... au 11 bis, on se prend à rêver : *Pas de pub SVP*, phrase assortie de plusieurs petits cœurs, on ajoute : *Prière de ne pas laisser votre chien faire ses besoins, ni sur le seuil de cette porte, ni dans les bacs à plantes ou à leur pied* — tu avances encore — au sol dans un pot, 1 fleur à 4 pétales, le printemps déjà ? Plus loin, côte-côte avec ce qu'il reste

de peintures au pochoir, l'annonce d'1 exposition photographique : *Orangerie espace Tourlière — Verrières-le-Buisson, du 6 mars au 15 avril.*

... au tournant du 17, 1 échelle transformable à 2 plans, fixée au balcon d'1 immeuble à 2 étages ; plantes tout du long encore, autres graffitis, autres motos garées, comme ça peut — tu avances encore, encore — rénovation en cours de 2 petits immeubles, l'un couleur rouille, l'autre ocre,

... la forêt dans la ville : accumulation de pots toutes dimensions, rectangulaires, ronds, évasés ; accrochées derrière les grilles des fenêtres des rez-de-chaussée, des plantes grasses un peu crâneuses, d'autres nues et sèches, celles-ci trop sensibles ou trop gâtées, protégées par des sacs plastiques fermés par des pinces à linge en bois ; dans la terre traîne encore la vie, chaque hiver, les racines se laissent faire, s'abandonnent au froid et au gel ; au sol, superposition de grands ou petits bacs, parfois surélevés, fabriqués avec des portes d'armoire, dans l'1 d'eux, 1 plant d'arbre pas très convaincant,

... au bout de la ruelle. *Top ongles, Au Spatule- cuisine de partage, Bazar de bricolage- jardinage* : terre pour les plantes, engrais, arrosoirs de différentes contenances, pots toutes catégories ; odeur d'encens en entrant ; 56 / rue / de / Bagnolet / dit le feu rouge,

Tes pas tâtonnent dans les tourbillons anarchiques de ta cité minérale. Dans cette profusion et dans l'ombre de ce théâtre de figurines, tu cherches entre deux intervalles, le trouble éclat du non encore.

Mark 4 de la plage 21/22 — 00 :03 :58 sur ton H1n Handy Recorder.

... petites voix sauvages qui sortent de l'école, se retournent vers toi intriguées, cherchent à comprendre ce que tu racontes à ton micro ; entre petit·e·s quelqu'un·e·s et quelqu'un·e·s, des *A demain* ; écharpes, bonnets et pains au chocolat — tu passes devant *Le fitness park* — *dépasser, se dépasser, se surpasser* ; non loin du cimetière *Père Lachaise*, bus 76 ; brouhaha de sirènes et klaxons sapeurs-pompiers — tu traverses l'urgence de la ville — devant toi, avatar d'1 Lucky Luck, musclé du mollet, jambes arquées en short et chaussettes longues ; *Coffee shop* — breakfast ; traces sur le sol d'un liquide suspect — tu l'enjambes — odeurs de viennoiseries, *des aurevoirs* de boulangère, en retour des *aurevoirs* de petit·e·s humain·e·s,

Mark 5 de la plage 21/22 — 00:25:24 sur ton H1n Handy Recorder

Te voilà revenue à ton point de départ. Il fait de plus en plus froid, plus gris, et presque nuit maintenant.

... tu marches au-devant de quelqu'1 qui traîne ses pieds bruyamment, tu crains d'être raillée toi et ton micro, mais en te croisant, surprise, le quelqu'1 dit haut et fort à son téléphone : *Mais pourquoi tout le monde me regarde ?* Grands gestes, et voix plus intense encore en s'éloignant, Tu traverses, tu n'as toujours pas envie de rentrer chez toi,

... *Torréfacteur thé, chocolat*, et, la librairie *Le merle Moqueur*, tu y entres, lis et nomme pêle-mêle ces titres de livre, de BD, en n'obéissant qu'à tes seuls et timides battements de cœur :

... *Je suis ce qui me manque ; Fragments d'âmes ; Reconnaître le fascisme ; Libres d'obéir, Questions juives,*

problèmes arabes ; La condition d'écrivain ; De quoi la Palestine est-elle le nom ? Eloge des oiseaux de passage, journal d'un ornithologue enthousiaste ; Herbier de prison ; 25 façons de planter un clou, La semaine où je ne suis pas morte...

Tu as peur, peur de consentir, peur de — l'exigence d'être de l'écriture — peur chair de poule, peur prison — au-delà de ton désir qui veut sauter la barrière et gravir la prochaine marche fantôme.

... dans la librairie, auprès des livres, tu te réchauffes ... Plaisir du geste, les toucher, les feuilleter, s'autoriser. Ces titres ou plutôt ceux-là ? Qu'est-ce que ton regard saisit sans que tu ne le guides ? Dans l'inattendu, pourrais-tu découvrir ce à quoi tu obéis sans savoir ?

Un pas encore à franchir ? Attraper tes obscures questions entre les rayons et dans les angles morts des titres de ces livres ; cette fois, tu veux nommer les titres et les auteurs,

/... Tu tournes les pages, nommes, parcours, lis au hasard dans cette belle collection, aux éditions du commun .../

Mon corps de ferme d'Aurélié Olivier (J'ai vécu dix-huit ans à l'intérieur d'une ferme, j'ai vécu dix-huit ans à l'extérieur d'une ferme, j'ai la majorité des deux côtés, j'en ai assez des deux côtés...) ;

L'odeur des pierres mouillées de Léa Rivière (Je pense qu'à ça vieillir, vieillir tous ensemble, ici avec les fous, les cons, les trans, les chats qui dorment sur les rebords des fenêtres...) ;

Voici mon cœur, brise-le avec un marteau, du collectif — Mickaël Correia, Céline Costa et Juliette Rousseau (C'est la saison de la cigale, aïe, toutes les bêtes vont au champ,

le riche et le pauvre aïe, le monsieur au chapeau blanc, la tristesse pour notre peuple aïe, de la joie pour l'année à venir...) ;

Bleu nuit, blousons roses d'Etaïnn Zwer (Moi je veux brûler d'un soleil intérieur, je veux me donner naissance...) ;

Un carré de poussière d'Olivia Tapiero (Les monuments remontent, les autres corps coulent, chaque nation se décharge, les guerres se déclarent souvent de la même manière, mais tous les cadavres ne naissent pas égaux...) ;

Fiévreuse plébéienne d'Elodie Petit — Tu t'attaches à respirer la ponctuation en lisant ... (Mes sept villas. demandent. toujours. Plus de. Lumière.) [...] Liberté du tissu qui s'échappe comme la vie même, laisser cette porte ouverte au mouvement, la laisser ouverte le temps qu'il faut pour contempler l'absence et se résigner à laisser filer. Toute chose passe [...] Ça respire [...]

/...Puis tu te lis plus longuement ce texte, tu tournes ses pages, le parcours, de plus en plus curieuse... / T3M d'Héloïse Brézillon, toujours aux éditions du commun. [...] Et ça te comporte, ça te comporte sans que tu ne le saches, tu roules les jours à l'aveugle, tu as un monde en toi, un petit monde dont tu n'as jamais fait la carte et tu roules dedans, hors-piste. Il faut la faire la carte, oui c'est important pour ne pas être triste. [...] Chapitre 1 : Cartographie. La mémoire est une carte. C'est ce qu'on me dit, oui, les Corte graff en blouse sont formelles, elles répètent, la mémoire est une carte. Les têtes sont hochées comme des chiens en plastique sur un tableau de bord, les yeux et les bouches se pincent, ça ne rigole pas, ça fronce les sourcils, moi je dis c'est improbable la mémoire, ça empile le temps en petits bouts informes, ça ne peut être

une carte mais les blouses parlent, elles reformulent, c'est comme un lieu en ruine, si vous préférez un trou perdu en vous-même, je traduis : un rond de mégot sur le cerveau, tac, écrasé le souvenir sur ta tête, deux plans, sans mort, sans nord, ça laisse des traces, elles acquiescent ou si vous voulez, on peut voir ça comme ça, puis, elles expliquent encore, longtemps au début je suis sceptique, leur histoire me fait beaucoup de pelotes à la tête, mais,

...ça commence à faire sens maintenant, enfin, direction... (Tu t'arrêtes là et c'est toi qui mets cette dernière phrase à la ligne)

Tu retournes vers ce bouquin sur l'étagère près de la porte, couverture rose bonbon dans l'espace de la librairie à droite en entrant : *Les 8 vies d'une mangeuses de terre* de Mirinae Lee. Tu l'ouvres, te mets à lire à voix basse, lentement, lentement cette fois (en te cachant du monde autour). 4^{ième} de couverture : « 3 mots pour résumer son existence... Elle en choisit 7 ... »

La cinquième vie- Vierge fantôme à la frontière nord-coréenne 1961. [...] Ce n'était pas un vrai fantôme bien sûr... [...] La première vie — Quand j'ai arrêté de manger de la terre, 1938. Je mangeais de la terre quand j'étais jeune, ce n'était pas dû à la faim, mais à la curiosité, une envie irrépressible me poussait à manger de la terre comme on réclame de l'eau quand on a soif. De temps à autres mon corps avait soif de terre et je n'avais pas d'autre choix que d'accéder à sa demande. Manger de la terre, ne visait pas seulement à remplir mon estomac, je savourais son gout, sa saveur et sa texture, unique au monde. Ma capacité à apprécier de telles subtilités fit de moi une experte dans ce domaine, dès le plus jeune âge, je sais que c'est difficile à saisir pour les non géophages, bien

souvent ils imaginent que quand nous mangeons de la terre, nous en mangeons comme des hyènes aveuglées par la faim, se repaissant de viande à pleine gueule, mais je n'en prenais jamais une bouchée, c'était toujours une cuillerée rarement plus grande que l'ongle de mon auriculaire, à peine plus lourde qu'une pièce de 10 wons. C'est seulement ainsi qu'on pouvait goûter à sa saveur de rouille, étaler tous ces granules sur la langue et permettre alors au palais de saisir sa texture, tendre et rugueuse à la fois... [...]

La troisième vie — mettez le feu, 1950. La nuit, il était rare, que nous ayons un toit au-dessus de la tête. Des maisons abandonnées, détruites par les flammes nous servaient souvent de refuge pour dormir. La lumière des étoiles persistait, surplombant nos visages froncés, plongés dans le sommeil. Malgré la chaleur nocturne qui s'engouffrait au travers du plafond déchiqueté, nous dormions bien, nous mangions ce que nous pouvions, nous survivions. NOUS — pendant la guerre de Corée, était un concept glissant. Cela pouvait désigner un habitant du nord ou du sud, un coco comme un capitaliste, peu importait.

Chaque nuit j'essayais de former un NOUS avec un étranger...(Tu t'arrêtes là et c'est toi qui mets cette dernière phrase à la ligne)

Plage 22 — 00 :00 :00 sur ton H1n Handy Recorder

Commande pour l'épisode suivant : cartographier ton monde à partir de fulgurances pédestres. Suivre ce protocole de mise en mouvement d'1 NOUS, pour aller vers ton hors-piste.

